







CHANTS NATIONAUX
DES
DEUX MONDES

(AVEC TEXTES PARTIELS EN REGARD)



PRÉCÉDÉS

D'UN AVANT-PROPOS

ET

DU CHANT DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

ACCOMPAGNÉS

De Lettres d'encourageants suffrages adressés à l'auteur par de grands écrivains et grands personnages militaires: MM. Victor Hugo, Michelet, Emile Deschamps, d'all' Ongaro, ianciardi, général Bourbaki, général Garibaldi etc., etc..

PAR

JACQUES FOULC (DE NîMES)

Membre de l'Université et de plusieurs Sociétés savantes
Professeur au Lycée de Mâcon

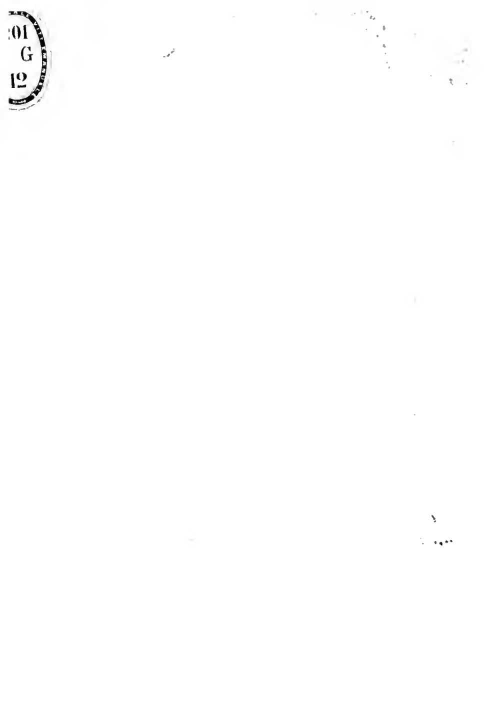
J'ai des chants pour toutes les gloires
Des larmes pour tous les malheurs
(Casimir Delavigne)

PREMIÈRE LIVRAISON

ÉDITION DE LUXE

PARIS
CHEZ HACHETTE LIBRAIRE EDITEUR
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77.

FLORENCE
CHEZ MOLINI, FRÈRES
LIBRAIRES-ÉDITEURS.


01
G
12



CHANTS NATIONAUX

DES

DEUX MONDES

PAR LE MÊME AUTEUR

POUR PARAITRE LE 1er OCTOBRE :

CHANTS NATIONAUX

DES

PEUPLES ANCIENS & MODERNES

PRÉCÉDÉS

D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE SUR LE CHANT NATIONAL

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours

ACCOMPAGNÉS

De Notices historiques et littéraires sur chaque chant
et de Lettres des grands écrivains français et étrangers

ÉDITION POPULAIRE

PRIX DE LA SOUSCRIPTION A CETTE ÉDITION

FORMANT UN BEAU VOLUME IN-8° D'ENVIRON 500 PAGES : 8 FR. 50 C.

Édition polyglotte et de luxe du même ouvrage avec les textes originaux en regard
Formant 2 beaux volumes in-8 d'environ 300 pages chacun

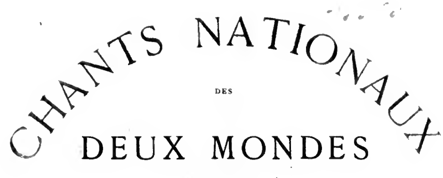
PRIX DE LA SOUSCRIPTION A CETTE ŒUVRE INTERNATIONALE
UNIQUE EN SON GENRE : 15 FRANCS.

Ces deux ouvrages se vendront 12 fr. et 25 fr. dans le commerce.

On souscrit, par lettres affranchies, adressées à l'auteur, contenant le nom, la profession et l'adresse du souscripteur, ainsi que l'indication de l'édition.

N. B. — *Les 200 premiers souscripteurs à l'une ou l'autre des deux éditions auront, à titre de gratitude, leurs noms inscrits sur l'une des premières pages du volume.*

Nos premiers souscripteurs (120) acquéreurs de cette première livraison, sont maintenus de droit sur notre liste, et le chiffre de la souscription est pour eux, comme pour tout nouveau souscripteur dans les mêmes conditions, abaissé à 5 fr. pour l'édition populaire, et à 9 fr. pour l'édition polyglotte. Ceux pour qui l'Œuvre des Chants nationaux des deux mondes *suffirait, sont priés d'en informer l'auteur quinze jours avant la clôture de la souscription, fixée au 1er octobre.*



(AVEC TEXTES PARTIELS EN REGARD)

PRÉCÉDÉS

D'UN AVANT-PROPOS

ET DU

CHANT DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

ACCOMPAGNÉS

De Lettres d'encourageants suffrages adressés à l'auteur par de grands écrivains et grands personnages militaires : MM. Victor Hugo, Michelet, Emile Deschamps, dall' Ongaro, Bianciardi, général Bourbaki, général Garibaldi, etc., etc.

PAR

JACQUES FOULC (DE NIMES)

Membre de l'Université et de plusieurs Sociétés savantes,
Professeur au lycée de Mâcon

> Les cœurs sont bien près de s'entendre,
> Quand les voix ont fraternisé.
> (Béranger)

PREMIÈRE LIVRAISON

PARIS
CHEZ HACHETTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

FLORENCE
CHEZ MOLINI, FRÈRES
LIBRAIRES-ÉDITEURS

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE PARIS ET DE LA PROVINCE.

1867

AUX ITALIENS

CETTE ŒUVRE EST AFFECTUEUSEMENT OFFERTE
COMME HOMMAGE DE FRATERNELLE SYMPATHIE

Belle Italie, ah! reine aimee!
Bientôt je pourrai te revoir,
Mon âme ravie et charmée
Rayonne d'amour et d'espoir!

J. F.

Mâcon, ce 10 avril 1867.

AVANT-PROPOS

A MES CHERS ET HONORÉS SOUSCRIPTEURS !

Mû par un sentiment de respect pour la critique littéraire non moins que par le désir de justifier le précieux suffrage de mes chers maîtres, confrères, et bienveillants souscripteurs, je me vois contraint d'ajourner encore la publication de mon œuvre des « *Chants nationaux des peuples anciens et modernes.* » Malgré tous mes efforts, je n'ai pu recueillir assez tôt les textes des chants nationaux qui me manquaient encore, et qui me sont indispensables pour pouvoir retracer l'histoire succincte du sentiment patriotique chez les grandes nations européennes : mais j'ai hâte d'ajouter que mes souscripteurs ne perdront rien par cet involontaire ajournement. Le livre attendu y gagnera, avec plus d'exactitude dans ses faits historiques et littéraires, l'insertion de nouveaux chants que la publicité de mon travail a fait surgir de leur obscurité et a placés dans mes mains; tels sont : « Le chant de Napoléon et de ses vieux grognards, » destiné à perpétuer le sentiment d'affectueuse admiration pour la mémoire du grand capitaine des temps modernes; le Bardit des Francs Saliens du ve siècle; la Marseillaise des Normands contre les Anglais, envahisseurs de notre patrie au xve siècle, émanant de la plume d'Olivier Basselin; l'hymne national des

Italiens retraçant la période révolutionnaire de 1848, par le comte Mameli; le chant de Bolivar; enfin, la dernière élégie patriotique des Grecs modernes que je cherchais en vain depuis longtemps,

« τὸ φασμα τῆς πατρίδος »

et dont une voix [1] sympathique vient de me révéler la source et de me communiquer le texte original.

Si quelques souscripteurs impatients trouvaient que j'apporte un peu trop de lenteur dans la création et dans la coordination des diverses parties du monument littéraire que je tente d'élever aux poëtes de combat, je les prierais de me le pardonner en raison de la situation défavorable dans laquelle je me trouve placé pour me procurer les textes originaux, et de la pensée qui a présidé jusqu'ici à la composition de mon travail, et qui peut se résumer en deux mots : *Faire un livre sérieux et de bonne foi.*

J'aurais peut-être dû garder le silence jusqu'au moment où il me sera permis de faire paraître mon « *Anthologie patriotique de tous les peuples :* » je n'ai pas cru devoir en agir ainsi. Le silence, je dois l'avouer, m'eût été pénible à l'heure solennelle où tous les peuples du monde vont se trouver réunis à Paris. En publiant ce fragment de poésie internationale, qui forme néanmoins un tout complet et harmonieux, je cède à un besoin irrésistible d'affirmer la grandeur de la France et de l'Italie nouvelle, la seconde patrie de mon imagination et de mon cœur, non moins que de glorifier les grands principes de liberté, de nationalité et de fraternité universelles.

Quand le Palais cosmique du Champ de Mars se lève resplendissant pour abriter les merveilles de l'industrie, des lettres et des arts; quand, sous une auguste impulsion, l'activité humaine s'épuise en efforts pour entourer de bien-être matériel tous ces nobles étrangers accourus de tous les points de la

[1] M. E. Imbert, rédacteur du *Glaneur littéraire*. Nous nous réservons de donner bientôt, dans la préface de notre *Anthologie patriotique*, un souvenir de reconnaissance à tous ceux qui nous ont encouragé de leurs conseils ou aidé de leur plume dans notre long et difficile travail.

terre, j'ai éprouvé le désir de donner, à mon tour, à ces mêmes étrangers, nos frères, au nom de la France, ma patrie, *la bienvenue*, et pour ainsi dire l'*accolade fraternelle*, en faisant passer sous leurs yeux, dans une langue qu'ils ont appris à connaître et à aimer, tout ce qu'il y a de plus cher, au point de vue littéraire, pour tout homme d'esprit et de cœur, *le chant national de la patrie absente*.

Si noblesse exige, la France n'est-elle pas tenue à cet acte de sympathique accueil, elle qui pendant si longtemps a porté le titre de nation sympathique par excellence? Je l'ai pensé, et j'ai osé tenter, moi, modeste écrivain, de contribuer, pour ma part, à conserver autour de son nom cette précieuse auréole.

Puissé-je en composant ce bouquet poétique international, avoir réussi à atteindre un précieux but, celui de fortifier le sentiment national individuel, sans affaiblir cet autre sentiment non moins précieux de bienveillance et de fraternité universelles qui doit prévaloir un jour, et nous amener à nous considérer comme concitoyens, et comme membres de la grande famille européenne.

Voilà les principaux motifs qui m'ont engagé à rompre le silence et à publier cette page de poésie internationale; mais il y en a un autre qui n'a pas été sans exercer une certaine influence sur moi.

A l'heure où la France se lève grande et libre parmi les nations européennes, ses alliées ou ses sœurs, j'ai cru (et qu'on me pardonne cette croyance si c'est une illusion), qu'il était du devoir de tout écrivain de contribuer à former les mœurs publiques à la pratique des institutions plus libérales dont la France va être dotée.

Pour régénérer la classe laborieuse, et lui donner le sentiment de sa dignité et de sa véritable grandeur morale, je crois que ce n'est pas trop de l'emploi et de l'accord de toutes les forces capables de concourir au développement des facultés et à la formation du caractère dans l'homme. On me concédera, sans peine, que les déclamations des chefs-d'œuvre lyriques, sociaux ou patriotiques, que la reproduction par le chant de la belle poésie nationale, sont un moyen d'influence civilisatrice : les

souvenirs de chacun et les faits historiques sont là pour attester la véracité de mon assertion.

Le cœur de tous les hommes, on le sait, est ouvert aux douces fictions de la poésie, parce que tout chant est une explosion du cœur et de l'esprit, et que chacun aime à retrouver ses sentiments exprimés dans des vers, en consonnance avec son âme : c'est là le vrai motif pour lequel dans tous les temps et dans tous les lieux les nations aiment leurs poëtes et leurs musiciens [1].

Mais pour que la poésie lyrique soit une force salutaire, il faut qu'elle conserve son caractère divin, et ne mente point à sa destinée. Il faut qu'elle revête un caractère social, patriotique, philosophique et moral. La poésie est rentrée depuis environ trente-cinq ans dans cette nouvelle voie tracée par M. de Lamartine, et que lui-même, suivi d'une pléiade de vaillants poëtes français et étrangers, a parcourue avec tant d'éclat. L'homme s'agite dans le problème de sa véritable destinée : c'est au poëte qui a charge d'âme à lui venir en aide, en faisant briller à ses yeux le noble but de son existence, en lui rappelant avec le poëte américain Longfellow, que :

« Ce n'est pas la jouissance ni la douleur
« Qui doit pour l'homme être son but ou sa route marquée,
« Mais agir afin que chaque lendemain
« Le trouve plus près du but que la veille.

« Dans le grand champ de bataille du monde,
« Dans le bivouac de la vie,
« Ne sois pas comme le muet animal qu'on pousse en avant,
« Mais sois un héros dans la lutte! »

Ou bien encore par la plume de notre cher confrère et ami Louis Oppepin, en laissant tomber de la bouche du Christ de sublimes et touchants encouragements pour l'homme condamné aux rudes labeurs de la vie :

« Et je viens à vous, ô mes frères!
« Riche de rayons et de fleurs,
« Essuyer vos tristes paupières
« Adoucir vos rudes labeurs!

[1] M. de Lamartine.

« Une ère nouvelle commence,
« C'est l'ère du progrès immense
« Qui rénove l'humanité.
« J'ai dit : l'horizon se colore!
« Frères! saluez cette aurore :
« C'est l'aube de la liberté!

« Marchez à cette clarté sainte!
« Chargés de vos pesants fardeaux,
« Parcourez l'arène sans crainte;
« Illustrez-vous par vos travaux!
« Ivre de sa vaine naissance
« De son éclat, de sa puissance,
« Ici, l'opulent fait la loi;
« Abaissez d'un bond ce fantôme :
« Le travail seul ennoblit l'homme,
« Et seul ici-bas il est roi!

« Levez-vous, levez-vous, ô mes frères fidèles!
« Secouez la torpeur qui pèse sur vos fronts!
« Que la fournaise en feu lance ses étincelles,
« Que l'airain coule à flots dans les creusets profonds,
« Que l'ardente vapeur monte en épais nuage;
« Que le marteau résonne au sonore atelier,
« Luttez, et si l'effort lasse votre courage,
« Venez sur moi vous appuyer!

Malheureusement la poésie ne conserve pas toujours cette inspiration ni ce souffle vivifiant et généreux. On la voit parfois abaisser son essor, dénaturer son essence divine, et de chant, émanation virile et sainte, se transformer en chansons banales et graveleuses. Voilà le mal, voilà la regrettable tendance de la poésie qu'il est du devoir de tout vrai poëte de combattre et de détruire, en faisant resplendir aux yeux des hommes, par do saines productions, l'idéal du vrai, du beau et du bien.

Puisque le peuple aime le chant et la déclamation, composons donc pour son agrément et son instruction : « *pariter delectando et monendo,* » des chants virils qui puissent le rendre meilleur, et fortifier en lui le noble sentiment de l'amour de la patrie, de la famille, de la fraternité chrétienne. Le peuple a soif de la vérité, et s'il semble se delecter de couplets légers et banals, c'est un peu la faute de ceux qui se donnent la mission de satisfaire à ses goûts innés pour le lyrisme. On a vu par une

récente innovation introduite dans un des grands établissements lyriques de Paris [1], que le peuple sait goûter la bonne poésie, et applaudir aux beaux vers. Que cet heureux exemple trouve des imitateurs à Paris et dans la province, et l'on verra bientôt le niveau moral de la classe populaire s'élever graduellement. Si l'on veut moraliser les masses, il faut recourir à l'influence salutaire de la poésie lyrique : son culte est, selon nous, une bonne école pour adoucir les mœurs, et former le caractère des hommes.

Mon opinion, on le sait, n'est que l'écho de celle des législateurs, des grands capitaines, et des moralistes de tous les temps, et de tous les pays [2].

[1] A l'Eldorado et grâce au talent de Mme Cornélie.

[2] Plutarque rapporte qu'Alexandre dormait toujours sur une cassette d'or qui renfermait l'Iliade d'Homère.

— « La parole animée par les vives images, par les grandes figures, par le « transport des passions et par le charme de l'harmonie, fut nommée le « langage des dieux; les peuples les plus barbares n'y ont pas été insensibles. « Autant on doit mépriser les mauvais poëtes, autant on doit admirer et « chérir un grand poëte qui ne fait point de la poésie un jeu d'esprit pour « s'attirer une vaine gloire, mais qui l'emploie à transporter les hommes en « faveur de la sagesse, de la vertu et de la religion.

« FÉNELON. »

— D'après Horace, c'est la poésie qui forme le premier langage et les mœurs des enfants :

Os pueri tenerum balbumque figurat
Torquet ab obscœnis jam nunc sermonibus aure .

HORACE.

— On lit dans le *Japon contemporain* de M. Édouard Fraissinet que « le courage et la justice sont les deux grandes vertus que l'éducation japonaise tend à développer chez les enfants, et pour cela leurs nourrices les bercent en leur chantant les actions héroïques des grands hommes. »

— Selon l'opinion de M. Edgar Quinet, c'est la poésie qui forme les caractères antiques et les héroïnes :

« Nous croyons trop facilement que la poésie est un mensonge. Quelquefois, « elle se réalise; la foudre ne se contente pas toujours de gronder dans la « mer, elle se précipite sur la terre, et le monde en reste stupéfait. »

— D'après un journal américain, la désaffection entre le Sud et le Nord n'aurait pas éclaté si on avait conservé l'habitude dans les écoles du Sud de chanter l'hymne national. Nous croyons que l'amour respectueux des Anglais pour leur souverain a sa source dans l'habitude qu'ils ont contractée de chanter en maintes occasions l'hymne populaire de : « *God save the Queen!* »

— La France a l'hymne de la Révolution, mais c'est regrettable à dire, elle

Qu'il me soit permis de citer à l'appui de mon opinion celle d'un vrai poëte, de mon bien-aimé confrère, M. Victor Nancy :

« Notre époque, néanmoins, diffère sensiblement par ses mœurs et ses idées trop matérielles de l'époque des succès de Béranger. La société actuelle, nous dit-on, imbue du *positivisme*, ne chante plus; ou bien, comme les extrêmes se touchent, on n'entend guère, dans les salons eux-mêmes, que la chansonnette légère, sans portée, et souvent sans esprit.

» Cela peut être vrai dans une certaine limite; mais il y aura réaction contre la littérature exclusivement frivole, ou contre la littérature *qui ne serait pas littéraire*. Le véritable lyrisme français, personnifié dans le genre des Béranger, Désaugiers, Eugène Scribe, Bayard et de taut d'autres charmants auteurs qui ont jeté de l'éclat sur leur pays dans toutes les parties du monde; ce véritable esprit gaulois, disons-nous, reprendra faveur et supériorité. Le caractère français ne se laissera pas dénaturer, en ce sens que nous semblerions renier le couplet patriotique, délaisser la chanson nationale; que nous préfèrerions à l'école lyrique de Béranger, de Désaugiers, de Scribe, des refrains qui supporteraient à peine la vue de l'impression.

» Les Sociétés orphéoniques qui s'organisent de tons côtés en

n'a pas encore, comme les Anglais et les Américains, le chant national de la patrie. C'est cependant ce dernier chant qui doit contribuer à clore l'ère des révolutions et assurer à jamais la grandeur de la France en groupant tous ses enfants autour du même drapeau de la patrie.

Ce qui a rendu les Prussiens victorieux à Sadowa, me disait un jeune et intelligent officier de la Landwer, ce ne sont pas les fusils à aiguille, mais l'intelligence et l'éducation du soldat qui s'exaltait au son de l'hymne patriotique.

Et le même officier me répéta que le roi Guillaume, après la terrible bataille, donna l'ordre à son armée de s'agenouiller et de chanter en chœur l'hymne national.

Nous croyons avec un grand nombre de poëtes et d'écrivains que nous pourrions citer, que ce qui constitue la véritable force morale d'une nation, c'est un bel hymne national. Qui ne se rappelle que c'est au son de *la Marseillaise* que les armées de la République et de l'Empire retrouvèrent l'élan nécessaire pour accomplir les plus héroïques exploits.

« Envoyez-moi, écrivait d'Italie un général français au Directoire, un prompt secours en hommes, ou bien une nouvelle édition de *la Marseillaise*. »

J. F.

France et sont généralement dirigées dans la voie du progrès, contribueront, nous n'en doutons pas, à mettre en honneur les bonnes traditions de la poésie lyrique. »

Ce choix de chants nationaux que je publie, en circulant dans le peuple, en devenant un texte de répertoire récitatif ou lyrique, peut produire quelque bien. Je pense qu'il est bon de fortifier dans l'homme le noble sentiment de l'amour de la patrie, de la liberté, du pouvoir. Sous un gouvernement, grand, libre et fort comme le nôtre, issu du suffrage universel, et fortifié par quinze années de prospérité et de grandeur, les poëtes nationaux ne sauraient manquer d'être appréciés comme ils doivent l'être. L'heure ne serait-elle pas venue pour eux d'être considérés comme les nobles ouvriers de la civilisation et du progrès? On ne saurait plus leur refuser, ce me semble, d'être l'organe des passions nationales, la voix du peuple, l'incarnation de l'opinion, le pressentiment vivant de la postérité.

Toute histoire politique d'une nation est racontée par eux à grands traits, et à grandes étapes, avec l'accent chaleureux, et l'émotion d'un témoin oculaire; et c'est cette histoire poétique dont nous tentons de donner aujourd'hui une *seule page*.

Nous nous trouverons heureux si cette page poétique et patriotique revêt le caractère lyrique et moral dont nous venons de parler, et peut produire sur l'esprit et le cœur de la jeunesse européenne les effets salutaires que nous attendons. Nous puiserions alors dans ce succès la force et les encouragements dont nous avons besoin pour publier bientôt notre « *Anthologie patriotique de tous les peuples.* »

J. Foulc.

Mâcon, ce 10 avril 1867.

Lagrange-Saint-Pierre, près Mâcon, 1er mars 1867.

Monsieur,

Je vous remercie de votre poésie : « Chant de l'Exposition, ou appel de la France aux nations. » Elle est d'un souffle généreux, et chaque nation que vous appelez à la fête de la paix, est caractérisée dans vos strophes par la couleur de sa race et l'originalité de son génie. Je dis comme vous :

« Peuples, fermons le temple de la guerre ! »

Je vous félicite de recueillir les chants nationaux des peuples anciens et modernes. C'est une virile inspiration dont nos âmes amollies ont besoin. Nous dormons, il nous faut ces chants de réveil; vous les caractérisez d'un mot très-heureux : « C'est la grande poésie d'action. »

Je m'empresse de souscrire à ce recueil, qui doit vous causer de pénibles recherches, et que je suis avide de lire. Votre préface n'en sera pas le moindre attrait.

Je fais les vœux les meilleurs pour le succès de votre œuvre. Nous sommes dans un temps d'indifférence où il faut un cœur d'airain pour entreprendre un livre. On ne chante plus *la Marseillaise*, et notre chant national est : le Pied qui r'mue, ou la chanson de Térésa. Je vous remercie de tenter de nous faire oublier les chansons de la débauche pour les hymnes de l'héroïsme, et je vous prie d'agréer mes félicitations.

Ch. Alexandre.

CHANT

DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE[1]

1er AVRIL 1867

I

Accourez, ô peuples du monde !
Déployez vos fiers étendards,
Apportez la gerbe féconde
De l'Industrie et des Beaux-Arts.
Venez des confins de la terre,
Artistes, ouvriers, penseurs,
Et prenez rang dans la carrière
Ouverte aux talents créateurs.
Peuples, fermons le temple de la guerre,
Et des cœurs bannissant le fiel,
Sur ton beau sol, ô douce mère !
Scellons un pacte fraternel !

[1] Ce chant vient d'être honoré d'une traduction en vers italiens due à la plume d'un poëte de Venise, *Fortunato Novello*; on peut la lire à la fin du volume.

II

Viens à nous, ô chère Italie!
Notre alliée et notre sœur;
Déjà ton front plein de génie
Brille d'une antique splendeur;
Qu'un nouvel éclat l'environne :
Pour cimenter notre union,
Nous y joindrons une couronne,
Qui rajeunira ton blason.
Peuples, fermons le temple de la guerre,
Et des cœurs bannissant le fiel,
Sur ton beau sol, ô douce mère!
Scellons un pacte fraternel!

III

Reine des mers, noble Angleterre!
Gardienne des libertés,
Suis la grande ruche ouvrière,
Viens concourir à nos côtés.
En déployant nos forces vives,
Pacifique rivalité,
Posons sur nos puissantes rives
Les phares de l'humanité.
Peuples, fermons le temple de la guerre,
Et des cœurs, bannissant le fiel,
Sur ton beau sol, ô douce mère!
Scellons un pacte fraternel!

IV

Franchis le Rhin, docte Allemagne,
Pour la lutte, recueille-toi!
Que l'art dans nos murs t'accompagne,
Chez nous il s'impose, il fait loi.

Un nouveau jour luit sur le monde,
Doux fruit de ta réflexion,
Mais pour que l'avenir se fonde,
Marche au progrès par l'action.
Peuples, fermons le temple de la guerre,
Et des cœurs bannissant le fiel,
Sur ton beau sol, ô douce mère!
Scellons un pacte fraternel!

V

Passe les monts, ô fière Espagne!
La France t'appelle au tournoi
Où des arts la palme se gagne,
Au jeune élan de notre foi.
Dans ce brillant Palais cosmique,
Viens affirmer tes droits nouveaux
Et renouer la chaîne antique
De ta gloire et de tes travaux.
Peuples, fermons le temple de la guerre,
Et des cœurs bannissant le fiel,
Sur ton beau sol, ô douce mère!
Scellons un pacte fraternel!

VI

Nous t'y verrons, noble Helvétie!
Quittant tes beaux lacs, tes grands monts,
Étaler à l'âme ravie
Les merveilles de tes cantons.
Vous, fils de la Lusitanie,
Qui marchez d'un glorieux pas,
Venez cueillir pour la patrie
Le prix des paisibles combats.

Peuples, fermons le temple de la guerre,
Et des cœurs bannissant le fiel,
Sur ton beau sol, ô douce mère!
Scellons un pacte fraternel!

VII

Viens encor, ô jeune Amérique!
Avec l'étoile sur le front;
Fais resplendir sur l'Atlantique,
Ton vaillant drapeau pur d'affront.
Inscris aux fastes de l'histoire
Que tes fils, libres à jamais,
Sauront aux lauriers de la gloire
Joindre les palmes de la paix.
Peuples, fermons le temple de la guerre,
Et des cœurs bannissant le fiel,
Sur ton beau sol, ô douce mère!
Scellons un pacte fraternel!

VIII

Accourez, ô peuples du monde!
Déployez vos fiers étendards;
Apportez la gerbe féconde
De l'Industrie et des Beaux-Arts.
Savants pionniers de la terre,
Artistes, ouvriers, penseurs.
Accourez tous dans la carrière
Ouverte aux talents créateurs.
Peuples, fermons le temple de la guerre,
Et des cœurs bannissant le fiel,
Sur ton beau sol, ô noble mère!
Scellons un pacte fraternel!

Mâcon, 1er avril 1867.

CHANTS NATIONAUX

DE

L'ITALIE



Où voudrais-je ici-bas couler en paix mes jours?
Où le nectar pourpré dans la coupe étincelle,
Où l'Arno murmurant nous berce de son cours,
Où le ciel est si pur et la langue si belle!

J. F.

A L'ILLUSTRE GÉNÉRAL GARIBALDI

AU GRAND ET GÉNÉREUX PATRIOTE ITALIEN

L'Auteur.

Caprera, ce 15 février 1867.

MONSIEUR,

Vous avez raison : la poésie, et particulièrement les chants qui rappellent quelques grands souvenirs historiques, ont une grande influence sur les multitudes.

C'est pour cela que j'approuve et loue votre ouvrage, et j'accepte avec fierté l'honneur que vous voulez me faire en me dédiant la collection des Chants nationaux italiens, d'autant plus que par l'essai que vous m'en avez envoyé, j'ai toute raison de croire que votre travail fera beaucoup d'honneur à la littérature française et à vous-même.

Agréez donc les remerciments que je vous en fais en me disant, avec ma parfaite considération,

VOTRE G. GARIBALDI.

A Monsieur J. FOULC,
Membre de l'Université et de plusieurs sociétés savantes,
professeur au Lycée de Mâcon.

L'ESPOIR[1]

Auteur mort : MANFREDI

Vidi l'Italia col crin sparso, incolto

I

Je voyais l'Italie en vain priant le monde,
Assise tristement et les cheveux épars,
Au pied de ces nobles remparts,
Où la *Doire* et le *Pô* vont allier leur onde.
Dans ses yeux, je voyais l'effroi,
Et la crainte de l'esclavage,
Dont un lâche étranger affamé de carnage,
Menaçait le peuple et son roi.

[1] Cette poésie est la traduction d'un sonnet italien resté célèbre, et quoiqu'elle ne soit pas un chant national, elle nous paraît digne de figurer ici en tête de la collection des Chants nationaux italiens.

II

Elle était triste, hélas! mais triste en souveraine,
Pâle, mais sa fierté lui défendait les pleurs,
En gémissant sur ses malheurs,
Elle ne courbait point sur son noble front de reine:
Telle avec sa mâle beauté,
Elle parut au monde antique,
Quand des derniers enfants de la Rome héroïque,
Elle pleurait la liberté.

III

Mais soudain je la vis se relever joyeuse,
Lancer de fiers regards sur les bords étrangers,
Souriant à tous les dangers,
Et marcher en avant, grande et majestueuse.
J'entendis des cris, ô bonheur!
Mon âme en devenait ravie,
L'écho de l'Apennin répétait: *Ausonie*
« Salut à ton libérateur [1]. »

[1] Le fils aîné de Victor Amédée II.

CHANT NATIONAL

DIT

HYMNE DE GARIBALDI

Auteur vivant : Mercantini (1859)

Si scuopron le tombe, si levano i morti!

I

Les tombeaux sont ouverts : la terre rend ses morts :
Nos glorieux martyrs, enflammant notre armée,
Le front ceint de lauriers, excitent nos transports !
Ils brûlent d'affranchir l'Italie opprimée ;
« Levez-vous, disent-ils, ô jeunes légions !
» Faites flotter au vent vos nouvelles bannières ;
» Lancez le fer, le feu de tous vos bataillons ;
» Marchez, enfants, sur les pas de vos pères ! »

Italiens ! volons tous aux combats !
Affranchissons le sol de l'Italie ;
Chassons au loin, redevenus soldats,
Cet étranger qui souille la patrie !

II

Que la terre des fleurs, des sons harmonieux,
Redevienne la terre aux flots de sang trempée;
Notre bras, dégagé de ses fers odieux,
Saura de Legnano saisir encor l'épée.
Le bâton impuissant ne peut nous outrager;
Les enfants des Romains ont horreur du servage,
L'Italien chez lui ne veut plus d'étranger;
Il veut sortir enfin de son long esclavage!

Italiens! volons tous aux combats!
Affranchissons le sol de l'Italie;
Chassons au loin, redevenus soldats,
Cet étranger qui souille la patrie!

III

L'Italie est à nous; ici sont nos foyers;
Sur les bords du Danube est le tien, ô Tudesque!
Tu ravages nos champs; tu vides nos greniers;
Tu traînes nos enfants parmi ta soldatesque.
Les Alpes et les mers, ce sont là nos confins;
Effaçons parmi nous toute fausse frontière;
Le char de feu rompra le mur des Apennins;
Arborons en tous lieux une même bannière.

Italiens! volons tous aux combats!
Affranchissons le sol de l'Italie;
Chassons au loin, redevenus soldats,
Cet étranger qui souille la patrie!

IV

Silence! il faut agir : c'est l'heure des combats;
Montrons à ces Germains des figures hautaines
Dont l'aspect redouté fera fuir leurs soldats;
Brisons par nos efforts les plus honteuses chaînes.
C'est peu de triompher de ces âpres tyrans :
Fermons-leur à jamais notre belle Italie,
Dans un même faisceau rallions nos enfants;
De nos mille cités composons la patrie.

Italiens! volons tous aux combats!
Affranchissons le sol de l'Italie;
Chassons au loin, redevenus soldats,
Cet étranger qui souille la patrie!

V

Si le Germain encor osait franchir nos monts,
Garibaldi d'un mot dissipant nos alarmes,
Verrait à son appel cent autres légions,
Sur les traces des Mille accourir sous les armes :
Derrière l'avant-garde au vêtement pourpré,
Se pressent les soldats, la flotte italienne;
Sur les pas triomphants du héros vénéré,
S'élance Emmanuel, notre roi-capitaine.

Italiens! volons tous aux combats!
Affranchissons le sol de l'Italie;
Chassons au loin, redevenus soldats,
Cet étranger qui souille la patrie!

VI

Les sceptres oppresseurs sont brisés pour toujours.
Tous acclament Victor montant au Capitole;
La Seine et la Tamise ont frémi dans leurs cours,
Saluant à l'envi l'antique métropole!
Elle dominera nos belles régions :
Propice aux opprimés, aux tyrans redoutable,
On la verra lancer, au cri des nations,
Ses soldats valeureux et sa flotte indomptable.

Italiens! volons tous aux combats!
Affranchissons le sol de l'Italie;
Chassons au loin, redevenus soldats,
Cet étranger qui souille la patrie!

LA PIÉMONTAISE[1]

MÊME PÉRIODE (1859)

I

Voici le jour de délivrance;
Peuple du Piémont, suis ton roi;
Guide le drapeau de la France,
Qui des Alpes descend vers toi!

Aux armes! c'est le cri de guerre!
Brisons le joug autrichien;
Plus de Germains sur notre terre!
Victoire au peuple italien!

[1] Ce chant de guerre fut composé de verve, à Limoges, par nous et un de nos amis, capitaine adjudant-major dans un régiment de ligne, le 25 mars 1859, au moment où se répandait en France la triste nouvelle que les Autrichiens passaient le Tessin. Ce chant a été fort goûté des Italiens; il a été mis en musique, et comme effusion de l'enthousiasme patriotique français pour notre sœur d'au delà des Monts, il nous a paru digne de figurer ici.

II

Au combat ! notre cause est sainte ;
Levons-nous contre nos tyrans ;
Le jour est venu, plus de crainte,
Dieu combattra pour ses enfants !

Aux armes ! c'est le cri de guerre !
Brisons le joug autrichien ;
Plus de Germains sur notre terre !
Victoire au peuple italien !

III

Donnons au monde un noble exemple.
La patrie appelle nos bras,
Marchons ! l'Europe nous contemple,
Soyons un peuple de soldats !

Aux armes ! c'est le cri de guerre !
Brisons le joug autrichien ;
Plus de Germains sur notre terre ;
Victoire au peuple italien !

IV

Frères ! rompons, rompons nos chaînes ;
Courons au-devant du danger ;
Formons un faisceau de nos haines,
Pour chasser au loin l'étranger.

Aux armes ! c'est le cri de guerre !
Brisons le joug autrichien !
Plus de Germains sur notre terre ;
Victoire au peuple italien !

V

Qu'un seul sentiment nous rallie;
Bientôt notre ennemi va fuir;
Oui! tu seras libre, Italie!
Car nous saurons vaincre ou mourir,

Aux armes! c'est le cri de guerre!
Brisons le joug autrichien;
Plus de Germains sur notre terre;
Victoire au peuple italien!

VI

LES ENFANTS ITALIENS

Fiers combattants! votre mémoire
Restera chère à tous les cœurs;
Si vous tombez pour notre gloire,
Un jour nous serons vos vengeurs!

Aux armes! c'est le cri de guerre!
Brisons le joug autrichien;
Plus de Germains sur notre terre;
Victoire au peuple italien!



HYMNE GUERRIER

Auteur mort : Brofferio (1866)

Delle spade il fiero lampo
Troni e Popoli svegliò.

I

Les glaives ont brillé : leur superbe étincelle,
Des peuples et des rois a chassé le sommeil.
Debout, Italiens! le pays nous appelle;
Que ce jour soit pour nous un glorieux réveil!

En avant, citoyens, courons à la bataille!
Le casque au front, les mains portant le fer,
Et lançons aux échos, au bruit de la mitraille,
Notre « Vive le Roi! » des Alpes à la mer!

II

Des confins de Toscane au phare de Sicile,
Dès bords de l'Éridan aux rives du Tessin,
Au combat! fiers soldats, marchez d'un pas agile:
Un Dieu secondera votre noble dessein!

En avant, citoyens, courons à la bataille!
Le casque au front, les mains portant le fer,
Et lançons aux échos, au bruit de la mitraille,
Notre « Vive le Roi! » des Alpes à la mer!

III

Marchons à l'étranger tout palpitants de joie,
Un héros nous précède, enflammé de valeur :
C'est un autre Bayard, enfant de la Savoie,
Que Palestro naguère a proclamé vainqueur !

En avant, citoyens, courons à la bataille !
Le casque au front, les mains portant le fer,
Et lançons aux échos, au bruit de la mitraille,
Notre « Vive le Roi ! » des Alpes à la mer !.

IV

Quand du haut des remparts une garde ennemie
Nous crira : Qui va là? disons avec fierté :
« Nous sommes les soldats de la grande Italie;
» Nous apportons la guerre avec la liberté. »

En avant, citoyens, courons à la bataille !
Le casque au front, les mains portant le fer,
Et lançons aux échos, au bruit de la mitraille,
Notre « Vive le Roi ! » des Alpes à la mer !

V

A nous ces bords charmants, les délices du monde,
A nous ces doux sentiers, et ces bosquets fleuris;
Notre ciel azuré, nos campagnes et l'onde
Repoussent votre joug, barbares ennemis !

En avant, citoyens, courons à la bataille !
Le casque au front, les mains portant le fer;
Et lançons aux échos, au bruit de la mitraille,
Notre « Vive le Roi ! » des Alpes à la mer !

VI

A de nobles exploits, ô race d'Ausonie,
Ton étoile te guide et ne saurait faillir :
Victor Emmanuel, l'espoir de la patrie,
L'a juré : son serment bientôt va s'accomplir !

En avant, citoyens, courons à la bataille !
Le casque au front, les mains portant le fer:
Et lançons aux échos, au bruit de la mitraille,
Notre « Vive le Roi ! » des Alpes à la mer !

VII

On revoit le lion, dans Venise la belle,
Secouer sa crinière en rugissant d'orgueil ;
Reviens, ô gondolier ! chanter la tarentelle,
La ville aux cent canaux divorce avec son deuil !

En avant, citoyens, courons à la bataille !
Le casque au front, les mains portant le fer;
Et lançons aux échos, au bruit de la mitraille,
Notre « Vive le Roi ! » des Alpes à la mer !

VIII

Dans les chemins ouverts au génie, à la gloire,
Magnanimes soldats, on vous verra courir:
Sur vous encor luira le soleil de victoire,
Que San Martino vit dans ses champs resplendir.

En avant, citoyens, courons à la bataille!
Le casque au front, les mains portant le fer,
Et lançons aux échos, au bruit de la mitraille,
Notre « Vive le Roi ! » des Alpes à la mer !

IX

Dieu sera satisfait, voyant votre courage;
Il sourit à vos vœux, il bénit votre effort;
A nous la liberté! la honte du servage
Est le plus grand des maux: vaut mieux cent fois la mort!

En avant, citoyens, courons à la bataille!
Le casque au front, les mains portant le fer,
Et lançons aux échos, au bruit de la mitraille,
Notre « Vive le Roi! » des Alpes à la mer!

Mâcon, ce 12 mars 1867.

CHANT

DES

VOLONTAIRES ITALIENS

Auteur vivant : Dall'Ongaro (Mai 1866)

Il dado è tratto : di terra in terra
Suona l'allegro squillo di guerra.

I

Le sort en est jeté : de pays en pays,
On entend retentir le joyeux cri de guerre;
L'Italie est debout : ses enfants sont unis;
Ils brûlent d'affranchir d'un joug honteux leur mère,
De tracer de leur sang ses éternels confins.
A vos postes d'honneur, ô Garibaldiens!
En avant, Italiens!
L'heure a sonné pour nous de venger la patrie,
En chassant l'étranger hors de la Vénétie!

II

La tunique de pourpre aux magiques couleurs
Aux yeux de la valeur va servir de bannière;
Armons-nous pour punir ces lâches oppresseurs
D'un seul anneau rompu de nos fers séculaires.
Marchons! toute arme est bonne avec les assassins!
A l'arme, à l'arme blanche, ô Garibaldiens!
En avant, Italiens!
L'heure a sonné pour nous de venger l'Italie,
En chassant l'étranger hors de la Vénétie!

III

Hors des murs, des fossés, sortez, rouges démons!
Votre champ de bataille est la rase campagne.
Les armes font défaut? enlevez leurs canons.
Comme un torrent fougueux inondant la campagne,
Ou l'avalanche à flots roulant des monts alpins.
A l'arme, à l'arme blanche, ô Garibaldiens!
En avant, Italiens!
L'heure a sonné pour nous de venger l'Italie,
En chassant l'étranger hors de la Vénétie!

IV

Bravons notre ennemi, qu'il soit faible ou soit fort:
Marchons tous animés d'une fière allégresse;
Ainsi que les Trois Cents se vouant à la mort
Et changèrent soudain les destins de la Grèce;
Comme eux sachons mourir et brisons nos liens!
A l'arme, à l'arme blanche, ô Garibaldiens!
En avant, Italiens!
L'heure a sonné pour nous de venger l'Italie,
En chassant l'étranger hors de la Vénétie!

V

A la voix du pays chacun devient soldat :
Nous devenons égaux aux luttes de la guerre;
Egaux à l'heure sainte, à l'heure du combat;
Egaux encor demain devant le droit austère :
Nous sommes tous soldats, mais soldats citoyens.
A l'arme, à l'arme blanche, ô Garibaldiens!
En avant, Italiens!
L'heure a sonné pour nous de venger l'Italie,
En chassant l'étranger hors de la Vénétie!

VI

Aujourd'hui combattants, demain simples colons;
Jurons à l'Italie, amour, indépendance;
Arrière la médaille et les brillants galons;
La sainte liberté suffit pour récompense!
A l'arme, à l'arme blanche ô Garibaldiens!
En avant, Italiens!
L'heure a sonné pour nous de venger l'Italie,
En chassant l'étranger hors de la Vénétie!

Mâcon, ce 15 juin 1866.

Firenze, 3 Luglio 1866.

Caro Amico,

La vostra traduzione è marivigliosa. Io non avrei creduto possibile rendere in francese quel canto che è piuttosto un grido d'attaco che un inno.

Io ve ne ringrazio e l'approvo senza osservazione,

Amate sempre il vostro amico,

Dall' Ongaro.

CHANTS NATIONAUX

DES

ANGLAIS

England, with all thy faults I love thee still! ...
COWPER.

The hated time of war is past and gone
English and French must merge in the name of man.
J. F.

A MON CHER ET ANCIEN COLLÈGUE

MONSIEUR BESSEY

SOUVENIR AFFECTUEUX

L'Auteur.

CHANT DE GUERRE

RULE BRITANNIA!

THOMPSON (1740)

When Britain first at heaven's command.

I

Lorsque du sein de la mer azurée,
Dieu fit jaillir l'Ile que je chéris,
Les séraphins sur leur lyre sacrée,
Chantaient en chœur la charte du pays.

O souveraine des deux mondes,
Commande à l'Océan dompté,
Grandis, Bretagne, et règne sur les ondes,
Pour tes enfants Dieu fit la liberté!

II

La nation sans appui, malheureuse,
Doit succomber sous un lâche oppresseur,
Mais toi, puissante autant que glorieuse,
De l'univers tu deviens la terreur!

O souveraine des deux mondes,
Commande à l'Océan dompté;
Grandis, Bretagne, et règne sur les ondes,
Pour tes enfants Dieu fit la liberté!

III

Pour abaisser ta tête souveraine,
Que l'étranger rassemble ses soldats;
C'est l'ouragan qui raffermit le chêne,
Ta force ainsi croîtra dans les combats.

O souveraine des deux mondes,
Commande à l'Océan dompté;
Grandis, Bretagne, et règne sur les ondes,
Pour tes enfants Dieu fit la liberté!

IV

Jamais tyran n'obscurcira ta gloire;
Tes ennemis en rêvant ton trépas,
Rajeuniront l'éclat de ta mémoire,
Et creuseront un tombeau sous leurs pas.

O souveraine des deux mondes,
Commande à l'Océan dompté;
Grandis, Bretagne, et règne sur les ondes,
Pour tes enfants Dieu fit la liberté!

V

De leurs trésors les champs te font hommage,
Et le commerce enrichit tes cités;
Partout les flots, sur ton immense plage,
Verront planer tes drapeaux redoutés.

O souveraine des deux mondes,
Commande à l'Océan dompté;
Grandis, Bretagne, et règne sur les ondes,
Pour tes enfants Dieu fit la liberté!

VI

La muse accourt sur ton heureux rivage,
Pour y chanter l'auguste vérité;
Et dans tes preux Dieu souffle le courage,
Pour protéger la gloire et la beauté.

O souveraine des deux mondes,
Commande à l'Océan dompté;
Grandis, Bretagne, et règne sur les ondes,
Pour tes enfants Dieu fit la liberté!

HYMNE NATIONAL

ET

RELIGIEUX

GOD SAVE THE QUEEN!

I

Dieu! sauve notre Reine!
Donne-lui de longs jours,
Sauve la Reine!
Rends-la victorieuse,
Paisible et glorieuse,
Protége-la toujours!
Dieu sauve la Reine!

[1] Ce chant national est attribué à la plume de Ben Johnson, l'ami et le contemporain de Shakespeare. On trouvera (dans notre prochaine publication de l'*Anthologie patriotique de tous les peuples*, une notice littéraire sur ce chant, dont l'origine est aussi curieuse que piquante.

II

Fais triompher la Reine,
De ses rivaux jaloux;
Gloire à la Reine!
Rends leur ruse impuissante,
Leur force insuffisante,
Pour le salut de tous.
Dieu sauve la Reine!

III

Dieu! conserve à la Reine,
Ta puissante faveur;
Garde la Reine!
Aux lois rends-la fidèle;
Alors priant pour elle,
Nous dirons tous en chœur:
Dieu sauve la Reine!

IV

Dieu donne à notre Reine,
Longs jours, heureux accords!
Vive la Reine!
Affermis sa couronne,
Et fidèle à son trône.
Disons avec transports:
Dieu sauve la Reine!

CHANTS NATIONAUX

DE

LA FRANCE

Ton nom béni veut dire délivrance,
Les opprimés le murmurent tout bas;
En priant Dieu, leurs lèvres disent : France
Dieu c'est le cœur; la France c'est le bras.

E. Nus.

A NOTRE AMI ET CONFRÈRE BIANCIARDI

Rédacteur en chef de l'*Esaminatore*.

VAILLANT CHAMPION DE LA LIBERTÉ ET DU PROGRÈS RELIGIEUX

à Florence

Pregiatissimo Signore,

La sua gentilissima lettera mi fù gratissima come una prova di più che presso cotesta nobile nazione, cui noi tanto dobbiamo, si cerchi di mantenere viva la nostra memoria e col mostrare le nostre glorie intelletuale si promuovono sempre più le politiche e le civili. Ella ben si può immaginare come lo stesso scopo della sua opera già mi disponesse grandemente en suo favore; mi sono perciò subito dato pensiero di soddisfare al suo desiderio; e per ora ho creduto essere la miglior cosa mandarle questa raccolta di versi alla Patria, molti dei quali sono belli e dei migliore nostri poeti. Qui ella troverà fra gli altri in canto all' Italia del Leopardi, alcuni versi del Fantoni.

Riceva i miei conforti ed i miei felici augurie di buona riuscita in cotesta opera, la quale non può essere che cara a tutta coloro che anelano il trionfo della più grande delle cause: la causa nostra, che è al tempo stesso quella della Civiltà.

Devotissimo suo,
Prof. Stanislao Bianciardi.

22 Aprile 1866, Firenze, via Tornabuoni, 17.

CHANT DE ROLAND

PÉRIODE DU MOYEN AGE

I

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France?
C'est pour défendre nos foyers
Que leur main a repris la lance;
Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre;
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimeterre.

Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie;
Et répétons en combattant,
Ces mots sacrés : Gloire et patrie!

NOTICE.

Ce chant est une imitation de la chanson de Roland, populaire du temps de Charlemagne et du roi Jean. L'auteur de ce rajeunissement est Alexandre Duval. Ce fut le 16 décembre 1803 que ce chant se produisit sur le Théâtre-Français à l'occasion d'une pièce intitulée : *Guillaume le Conquérant.* La musique, par Méhul, en est admirable.

II

Déjà mille escadrons épars
Couvrent le pied de ses montagnes;
Je vois leurs nombreux étendards
Briller sur les vertes campagnes.
Français! là sont vos ennemis!
Que pour eux seuls soient les alarmes;
Qu'ils tremblent; tous seront punis!...
Roland a demandé ses armes!

Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie;
Et répétons en combattant,
Ces mots sacrés : Gloire et patrie!

III

L'honneur est d'imiter Roland,
L'honneur est près de sa bannière:
Suivez son panache éclatant
Qui vous guide dans la carrière.
Marchez! partagez son destin;
Des ennemis que fait le nombre?
Roland combat; ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre!

Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie;
Et répétons en combattant,
Ces mots sacrés : Gloire et patrie!

IV

Combien sont-ils? combien sont-ils?
C'est le cri du soldat sans gloire;
Le héros cherche les périls;
Sans les périls qu'est la victoire?
Ayons tous, ô braves amis!
De Roland l'âme et noble et fière :
Il ne comptait ses ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.

Soldats français, chantons Roland
L'honneur de la chevalerie,
Et répétons en combattant,
Ces mots sacrés : Gloire et patrie!

V

Mais j'entends le bruit de son cor,
Qui résonne au loin dans la plaine;
Eh quoi! Roland combat encor!
Il combat, ô terreur soudaine!
J'ai vu tomber ce fier vainqueur;
Le sang a baigné son armure;
Mais toujours fidèle à l'honneur,
Il dit en montrant sa blessure :

Soldats français! chantez Roland,
Son destin est digne d'envie;
Heureux qui peut en combattant
Vaincre et mourir pour sa patrie!

LA MARSEILLAISE

Auteur mort : Rouget de Lisle (1792)

I

Allons, enfants de la patrie!
Le jour de gloire est arrivé,
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous, dans les campagnes,
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans vos bras
Égorger vos fils, vos compagnes!
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons,
Marchez; qu'un sang impur abreuve nos sillons!

II

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés?
Français! pour nous, ah! quel outrage,
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage!
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons,
Marchez; qu'un sang impur abreuve nos sillons!

[1] Copiée sur un autographe de Rouget de Lisle, daté de Choisy-le-Roi, le 7 juin 1834.

III

Quoi! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers?
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers!
Grand Dieu! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploiraient.
De vils despotes deviendraient
Les moteurs de nos destinées!

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons,
Marchez; qu'un sang impur abreuve nos sillons!

IV

Tremblez tyrans! et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis;
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre,
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,
Contre vous tous prêts à se battre.

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons,
Marchez; qu'un sang impur abreuve nos sillons!

V

Français! en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups :
Épargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre nous.

Mais le despote sanguinaire,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leur mère...

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons,
Marchez; qu'un sang impur abreuve nos sillons!

VI

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs,
Liberté! liberté chérie!
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons,
Marchez; qu'un sang impur abreuve nos sillons!

LA TRICOLORE

Auteurs : Barthélemy et Méry (1830)

I

Voilà le drapeau tricolore,
Glorieux enfants de Paris !
Vos bras l'ont reconquis encore,
Nous le saluons de nos cris.
L'Europe tremble quand il brille
Sur le front de nos jeunes rangs :
C'est la Méduse des tyrans,
C'est le drapeau de la Bastille :

Plane sur nos soldats, astre de liberté,
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité !

II

De nos gloires longtemps flétries,
Déchirons le hideux tableau;
La France a pris aux Tuileries
Sa revanche de Waterloo;
Légions de la vieille armée,
Saluez le noble étendard !
Il est jeune encor, mais plus tard
Il se couvrira de fumée :

Plane sur nos soldats, astre de liberté,
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité !

III

Ton triomple, nouvelle Sparte,
Sur ton sol restera gravé;
Chaque lettre de notre Charte
Est écrite sur un pavé.
Si, troublant cette grande fête,
L'Europe nous jetait un roi,
Avec les tables de la loi
Que le peuple écrase sa tête :

Plane sur nos soldats, astre de liberté,
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité !

IV

De notre gloire, vieil emblème,
Sur la colonne il s'est placé;
Et des Bourbons le drapeau blême,
Comme un spectre s'est effacé.
Les héros ciselés d'Arcole,
La garde gravée au burin,
Suivent la spirale d'airain
Pour le revoir sur la coupole.

Plane sur nos soldats, astre de liberté,
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité !

V

Il part de la place Vendôme,
De ce vol qui glaçait les rois;
Sur chaque tour, sur chaque dôme,
Ses larges plis cachent la croix.

Déployons dans l'air notre histoire
Aux yeux de nos frères lointains;
Ils liront leurs nouveaux destins
Sur ce télégraphe de gloire.

Plane sur nos soldats, astre de liberté,
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité!

VI

Que notre flotte ramenée,
Noyant le signe des trois fleurs,
Sur la mer Méditerranée
Se pavoise des trois couleurs;
Que les peuples semés sur l'onde,
Nos frères de tous les climats,
En les saluant sur nos mâts,
Chantent la liberté du monde.

Plane sur nos soldats, astre de liberté,
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité!

CHANT NATIONAL

DU PREMIER ET DU SECOND EMPIRE

I

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois,
Venait prier Marie
De bénir ses exploits.
« Faites, reine immortelle, »
Lui dit-il en partant,
« Que j'aime la plus belle
» Et sois le plus vaillant ! »

II

Il trace sur la pierre,
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte son seigneur.
Au noble vœu fidèle,
Il dit en combattant :
« Amour à la plus belle !
» Honneur au plus vaillant ! »

III

On lui doit la victoire :
« Vraiment! dit le seigneur,
» Puisque tu fais ma gloire,
» Je ferai ton bonheur :
» De ma fille Isabelle,
» Sois l'époux à l'instant,
» Car elle est la plus belle
» Et toi le plus vaillant! »

IV

A l'autel de Marie,
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui seule rend heureux.
Chacun, dans la chapelle,
Disait en les voyant :
« Amour à la plus belle
» Honneur au plus vaillant! »

NOTICE.

Cette romance, qui eut un grand succès sous le premier Empire, est, dit-on, de M. de Laborde; il est regrettable que les paroles n'aient rien de la couleur locale. La musique qui en est délicieuse a été composée par la reine Hortense, fille de l'impératrice Joséphine et du vicomte de Beauharnais. La mélodie est restée l'air national de l'Empire.

LA MARSEILLAISE

DU

SECOND EMPIRE

Ei si nomo : due secoli
L'un contro l'altro armato,
Sommessi a lui si volsero
Come aspettando il fato :
Ei fè silenzio, ed arbitro
S'assise in mezzo a lor :

MANZONI.

AU GÉNÉRAL BOURBAKI

L'Auteur

PREMIÈRE DIVISION MILITAIRE.

Paris, le 25 mars 1867.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre opuscule, intitulé : « Les vœux de la Muse patriotique, » et la lettre par laquelle vous m'annoncez la publication prochaine du volume des Chants nationaux.

J'ai lu vos vers, et j'applaudis aux sentiments qu'ils expriment, et aux idées de dévouement à la France et à l'Empereur qu'ils sont appelés à répandre.

Recevez, Monsieur,
l'assurance de ma haute considération.

Le général de division,
C. BOURBAKI.

A Monsieur J. FOULC,
Homme de lettres.

LA MARSEILLAISE

DU

SECOND EMPIRE

19 JANVIER 1857

I

Français! glorifions l'Empire,
A lui notre sang, notre cœur!
Si jamais l'étranger conspire,
Qu'il redoute l'aigle vainqueur!

L'Empire, c'est la France!
Il combat pour les lois;
Il pèse en sa balance,
Les peuples et leurs droits.

[1] Ce chant est destiné à combler la lacune qui existe dans la collectiou des hymnes nationaux de la France. L'auteur s'est efforcé de reproduire les pensées et les sentiments exprimés autour de, lui et de n'être que l'écho de la conscience publique. Les précieux suffrages que ce chant a déjà obteuus des grands personuages politiques ou militaires non moins que de plusieurs émiueuts écrivains français, l'autoriseut à croire que les traits de son tableau sout aussi vrais que justes, et qu'il a su rencoutrer le véritable acceut lyrique qui convenait à une composition poétique de ce genre. C'est maintenant à l'assentiment popnlaire à ratifier et à sanctionner son inspiration!

II

L'Empire, c'est la paix du monde,
L'union de tous les partis;
La liberté, l'arche féconde,
Pour les Grands et pour les Petits.

L'Empire, c'est la France!
Il sème en son chemin
Des trésors de clémence;
A tous, il tend la main!

III

Si notre Élu saisit le glaive,
C'est qu'il est le soldat de Dieu;
Et jamais son bras ne se lève,
ue pour défendre un juste vœu.

L'Empire, c'est la France!
Son astre étincelant;
Le port de la souffrance,
Le foyer du talent.

IV

Dans l'ancien, dans le nouveau Monde,
Il a su laver nos affronts;
Au bruit de sa foudre qui gronde,
Les martyrs relèvent leurs fronts.

L'Empire, c'est la France!
Il venge nos revers,
Il donne l'allégeance
Aux peuples dans les fers.

V

Ces noms d'éternelle mémoire,
Que chacun partout proclama,
Ont su rajeunir notre gloire,
Solférino, Traktir, Alma!...

L'Empire, c'est la France!
Sa belliqueuse ardeur,
Son éclat, sa puissance,
Proclament sa grandeur!

VI

Si notre vaillant chef se tresse
Une couronne de lauriers;
Il sait cultiver sans faiblesse
Les pacifiques oliviers.

L'Empire, c'est la France!
Ses aigles triomphants,
Comme une providence,
Planent sur ses enfants!

VII

De Rome antique et de la Grèce
Il aime à relever les Dieux [1] :
Sur les monuments de Lutèce,
Son nom resplendit glorieux!

L'Empire, c'est la France!
Il abrite les arts,
Les talents, la science,
Sous ses fiers étendards!

[1] Allusion au génie plastique des Grecs, que l'Empire a su ranimer pour faire de Paris le jardin de la France et la capitale de l'Europe.

VIII

Par lui, va s'éteindre la guerre,
La concorde unir tous les cœurs;
Et dans ton sein, ô noble mère!
Plus de vaincus, plus de vainqueurs.

L'Empire, c'est la France!
Il féconde la paix;
Fait briller sa puissance
Par l'éclat des bienfaits.

IX

Tous ces exploits sont-ils la gloire?
Oui! diront un jour nos neveux!
Oui! leur redira notre histoire :
Du monde ils ont comblé les vœux!

L'Empire, c'est la France!
Il combat pour les lois;
Il pèse en sa balance
Les peuples et leurs droits.

X

Jeune héritier de la couronne,
Un grand nom rayonne à tes yeux;
Saisis le sceptre qu'il te donne,
Suis la trace de tes aïeux!

L'Empire, c'est la France!
C'est son noble drapeau :
Symbole d'espérance
Pour nos fils au berceau.

XI

Dieu bon ! de la voûte azurée,
Veille sur cet auguste enfant;
Soutiens-le ! que ta main sacrée,
Le guide partout triomphant !

L'Empire, c'est la France !
Ouvrant ses ailes d'or,
Dans l'avenir immense
L'aigle prend son essor !

CHANTS NATIONAUX

DE

L'ALLEMAGNE

Roule libre et royal entre nous tous, ô fleuve!
Et ne t'informe pas, dans ton cours fécondant,
Si ceux que ton flot porte ou que ton urne abreuve,
Regardent sur ces bords l'aurore ou l'occident.

LAMARTINE.

A L'ILLUSTRE HISTORIEN MICHELET

HOMMAGE DE HAUTE ESTIME ET DE RESPECTUEUSE SYMPATHIE

L'Auteur

Paris, ce 9 juin 1866.

Monsieur,

Je m'associe de tout mon cœur à votre grande idée.

L'exécution était bien difficile, mais les beaux vers que vous m'envoyez disent assez que rien n'est impossible à la patience et au talent.

Recevez mes salutations
très-sympathiques,
Signé : J. Michelet.

A Monsieur J. Foulc
Professeur au Lycée impérial de Mâcon.

L'ALLEMAGNE[1]

WÄCHTER (1800)

Kennt ihr das Land, so wunderschön?

I

Connais-tu cette ancienne terre
Resplendissante de beauté,
Où croît le chêne séculaire,
Où mûrit le raisin l'été?

C'est ma belle contrée,
L'Allemagne adorée!

II

Connais-tu, libre d'imposture,
Cette terre où règne l'honneur,
Où l'amitié constante et sûre
Se montre fidèle au malheur?

C'est ma douce contrée!
L'Allemagne adorée!

[1] Cette poésie populaire de Wächter, quoique n'ayant pas le vrai caractère d'un hymne national, nous a paru néanmoins digne d'être placée en tête de la collection des chants nationaux de l'Allemagne.

III

Connais-tu ce pays sincère
Où règne la gaieté du cœur?
Noble terre où la foi première
Croit en un Dieu juste et vengeur!
C'est ma sainte contrée,
L'Allemagne adorée!

IV

Salut! terre féconde et belle,
Ton nom seul fait notre fierté!
Sur ton front déployant son aile
Plane la douce liberté!
Enorgueillis de ta puissance,
De ta gloire et de tes splendeurs,
Nous te vouons notre existence,
A toi notre amour et nos cœurs!...

CHANT POPULAIRE & GUERRIER

DES PRUSSIENS

Poète vivant : Thiersch (1866)

Ich bin ein Preusse; kennt ihr meine Farben?

I

Connais-tu mes couleurs, qu'un noble éclat relève?
Mon drapeau noir et blanc si bravement porté?
Il dit qu'avec leur sang, il dit qu'avec leur glaive,
Nos pères ont conquis jadis la liberté.
        Qu'éclate une affreuse tourmente,
Et que l'éclair scintille et sillonne les cieux;
Que le ciel soit serein, le soleil radieux,
        Tranquille, rien ne m'épouvante.
Je suivrai mon drapeau, j'en serai le soutien,
Pour défendre en tous temps une cause commune;
Soldat du sol natal, je suivrai sa fortune:
La Prusse est mon pays, je reste Prussien!

II

Je servirai mon roi, sa cause m'est sacrée,
Pour protéger ses jours, je mourrai fièrement;
Quel que soit le danger que mon amour me crée,
Je veux rester fidèle à mon noble serment.
Ces deux mots : Liberté! Patrie!
Idoles que j'adore, oui! vous serez mes dieux;
Je servirai mon roi, comme tous mes aïeux,
Sans bassesse ni flatterie.
Le drapeau noir et blanc sera toujours le mien;
Ma patrie et mon Roi, voilà tout ce j'aime,
Et mon cœur pour eux seuls battra toujours de même:
La Prusse est mon pays, je reste Prussien!

III

Le ciel n'a pas toujours un azur sans nuage;
L'astre du jour parfois refuse sa chaleur;
Et la nue en ses flancs recèle un lourd orage,
Qui répand sur mes traits une sombre pâleur.
Nul ne devine ma tristesse;
Quand la tempête cesse et le soleil reluit,
Mon front devient serein et ma douleur s'enfuit
Avec une même vitesse!
Qui donc refuserait, comme suprême bien,
De choisir mon drapeau pour guide et pour emblème;
Oui, je bénis mon sort! salut, terre que j'aime!
La Prusse est mon pays, je reste Prussien!

IV

Non! votre liberté n'est rien qu'un vain fantôme
Et votre gloire est morte, ô peuples sans vertus!
La gloire et le bonheur sont dans notre royaume;
L'avenir est à nous; votre passé n'est plus!
Au sein de l'horrible tempête,
Quand de ses feux la foudre éclairera la nuit,
Et le monde effrayé tremblera de son bruit,
Moi, je relèverai la tête!
L'amour de mon pays est un noble lien,
Qui ne peut se briser sous les coups de l'orage;
On ne verra jamais succomber mon courage,
La Prusse est mon pays, je reste Prussien!

V

Où la fidélité, l'amour, la bienveillance,
De tous les citoyens se consacrent au Roi,
Où le peuple et les grands scellent une alliance,
Là, gît le vrai bonheur sous une même loi:
Ce bonheur n'est pas éphémère!
Jurons, frères, jurons, amour, fidélité!
A notre beau pays, puis à la royauté,
Car notre Prince est notre père!
Du sol de nos aïeux montrons-nous les soutiens;
Tenons, tenons bien haut notre chrée oriflamme:
Que de la liberté la passion nous enflamme;
Jurons, frères, jurons de mourir Prussiens!

CHANT POPULAIRE

DES ALLEMANDS

Auteur mort : ARNDT (1813—1867)

Was ist des Deutschen Vaterland?

I

Quel est le pays allemand?
Est-ce la Prusse à l'esprit de conquête?
Est-ce le Belt où plane la mouette,
Ou bien le Rhin au pampre verdoyant?
Non! non! autrement noble et grande
Est notre patrie allemande!

II

Quel est le pays allemand?
C'est la Styrie ou l'antique Bavière,
Ou notre Autriche à la blanche bannière
Qui nous sauva du joug de l'ottoman?
Non! non! autrement noble et grande
Est notre patrie allemande!

III

Quel est le pays allemand?
La Westphalie ou la Poméranie?
Les bords que baigne une mer en furie,
Ou plutôt ceux du Danube écumant?
Non! non! autrement noble et grande
Est notre patrie allemande!

IV

Quel est le pays allemand?
Nomme-moi donc cette terre chérie;
J'aimerais certe avoir pour ma patrie
La fière Suisse ou le Tyrol charmant.
Non! non! autrement noble et grande
Est notre patrie allemande!

V

Ah! dis-moi quel est ce séjour;
Tout aussi loin que notre accent résonne
De tous ces lieux nous tressons sa couronne
De tous ces toits partent des chants d'amour;
Cet empire est notre apanage,
Le cimenter est notre ouvrage!

VI

C'est là le pays allemand,
Où chaque main dans chaque main pressée,
Devient pour tous gage de la pensée,
Et vaut alors un auguste serment;
Où la foi des yeux étincelle
Où le cœur est pur et fidèle!

VII

C'est là le pays allemand,
Où bout toujours une sainte colère
Contre les coups d'une ligue étrangère,
Où chacun sûr sait vivre en s'entr'aimant.
Cet empire est notre apanage,
Le cimenter est notre ouvrage!

VIII

Dieu! donne au pays allemand,
De voir fleurir la paix à ses frontières,
D'un saint amour pour ses lois tutélaires,
Enflamme-le, ce peuple si vaillant!
Oui! toute l'Allemagne unie,
Voilà notre belle patrie!

Mâcon, ce 1er avril 1865.

CHANT NATIONAL

DE

L'ESPAGNE

Yo me diré feliz si mereciere
Por premio à mi osadía.
Una mirada tierna de las gracias,
Y el aprecio y amor de mis hermanos.
Una sonrisa de la Patria mia
Y el odio y el furor de los tiranos.

JOAQUIN OLMEDO.

AU GRAND POÈTE NATIONAL

A L'ILLUSTRE SOLITAIRE DE GUERNESEY

A M. VICTOR HUGO

L'Auteur

Monsieur,

J'ai lu avec un vif intérêt les vers que vous m'avez envoyés, et je vous transmets mes encouragements et mes applaudissements.

Victor Hugo.

Hauteville-House, Guernesey, 12 juin 1863.



CHANT NATIONAL DE L'ESPAGNE

DIT

HYMNE DE RIEGO[1]

(1810)

Soldados, la Patria
Nos llama à la lid.

L'Espagne nous appelle,
C'est à nous d'accourir;
Soldats, jurons pour elle,
De vaincre ou de mourir!

I

Qu'une noble allégresse
Sur nos fronts apparaisse
Chantons avec ivresse,
Notre hymne audacieux :
Que dans sa sympathie,
Le monde entier nous crie :
Le Cid, race aguerrie!
Est bien de vos aïeux.

L'Espagne nous appelle,
C'est à nous d'accourir;
Soldats, jurons pour elle,
De vaincre ou de mourir!

[1] L'auteur de ce chant, malgré l'affirmation de M. Bouillet et du *Dictionnaire de la Conversation*, ne saurait être le général Riego. Nos lecteurs après l'avoir lu seront, nous osons le croire, de notre avis. Nous allons faire des recherches, et notre *Anthologie* contiendra le résultat de nos investigations.

II

Brille, glaive homicide,
Oui, l'esclave timide
Tremble le front livide
Sous l'homme libre et fier :
Oui : comme la fumée,
On verra cette armée,
Par le fer entamée
Se dissiper dans l'air.

L'Espagne nous appelle,
C'est à nous d'accourir;
Soldats, jurons pour elle,
De vaincre ou de mourir!

III

Ta lumière immortelle,
Soleil! éclaira-t-elle
Une audace plus belle,
Un plus noble dessein,
Que le jour héroïque,
Où Riego l'homme antique
De sa vertu civique
Embrasa notre sein?

L'Espagne nous appelle,
C'est à nous d'accourir;
Soldats, jurons pour elle,
De vaincre ou de mourir!

IV

Gloire au chef magnanime,
Dont la vertu sublime
Prit, pour punir le crime,
Le glaive de l'honneur :
La patrie éplorée,
Vit, à sa voix sacrée,
Sa douleur conjurée,
Se changer en bonheur.

L'Espagne nous appelle,
C'est à nous d'accourir;
Soldats, jurons pour elle,
De vaincre ou de mourir!

V

Sa voix fut écoutée,
Sa douleur exaltée,
Et la mort regardée
Comme un bienfait du ciel :
Et sans peur nous brisâmes
Tous ces liens infâmes
Qui jetaient dans nos âmes
Tant de honte et de fiel!

L'Espagne nous appelle,
C'est à nous d'accourir;
Soldats, jurons pour elle,
De vaincre ou de mourir!

VI

Mais on saisit le glaive,
Seul, le fer qui se lève,
Peut dissiper le rêve
Des tyrans affamés !
Qu'il tremble, qu'il frémisse,
L'homme plein d'artifice
Devant notre justice,
Devant nos bras armés !

L'Espagne nous appelle,
C'est à nous d'accourir;
Soldats, jurons pour elle,
De vaincre ou de mourir !

VII

Les trompettes guerrières
Mêlent leurs voix altières
Aux foudres meurtrières
Que vomit le canon :
Mars s'agite en furie,
Les fils de la patrie
Invoquent le génie
De notre nation.

L'Espagne nous appelle,
C'est à nous d'accourir;
Soldats, jurons pour elle,
De vaincre ou de mourir !

III

Volons! volons! mes braves,
Voyez de ces esclaves,
Courbés sous leurs entraves
L'abattement profond :
Volons! l'homme de guerre
A l'âme toujours fière
Sait briser comme un verre
Le lâche qu'il confond.

L'Espagne nous appelle,
C'est à nous d'accourir;
Soldats, jurons pour elle,
De vaincre ou de mourir!

CHANT NATIONAL

DU

PORTUGAL

A MONSIEUR HECTOR GITTON

CONSUL GÉNÉRAL DE PORTUGAL

en résidence à Paris

HOMMAGE DE HAUTE ESTIME

L'Auteur

CONSULAT DE PORTUGAL A PARIS
12, rue d'Astorg.

Paris, le 16 mars 1867.

MONSIEUR,

Je m'empresse de vous accuser réception de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire en date du 14 du courant, et qui accompagnait la belle cantate de l'Exposition, destinée à concourir pour le prix décerné par la Commission impériale.

Je vous remercie de cet envoi, et je fais des vœux pour que votre cantate réunisse tous les suffrages.

Quant à l'Hymne de S. M. le Roi D. Luiz Ier, la traduction de la première strophe que vous avez faite est parfaitement exacte, et on ne peut mieux versifiée. Je suis heureux d'apprendre que M. le Consul de France, à Lisbonne, a bien voulu vous prêter son gracieux concours en vous envoyant les chants nationaux que vous lui demandiez.

Je saisis cette occasion pour vous offrir, Monsieur,
avec tous mes remercîments, l'assurance
de ma considération très-distinguée,

HECTOR GITTON.

HYMNE NATIONAL

DE S. M. DOM LUIZ Ier

Roi de Portugal

Auteur vivant : D. MARIA RITA CHI.PPE CADET

Patria resurge!
Com hymnos de festa.....

I

Relève-toi, noble patrie!
Et par des hymnes triomphants
Célèbre cette heure bénie,
Si douce à tes dignes enfants.
Louis va régner : sa main puissante
A pris le sceptre glorieux,
Salut, à cette Ère naissante
Qui s'ouvre si belle à nos yeux!

CHŒUR

Par des cris d'allégresse,
Tribut de son amour,
Chaque sujet s'empresse
De fêter ce grand jour!
A ses belles contrées
Luiz apporte la paix;
Et des voix inspirées
Le chantent à jamais!

II

Grand par ton pouvoir, ta naissance,
O prince, aimé de tes sujets,
Nous voulons orner ta puissance
Du doux olivier de la paix.
Au ciel notre âme recueillie,
Monte en vœux loyaux et constants
Pour que Dieu verse sur ta vie
Ses trésors les plus abondants!

CHŒUR

Par des cris d'allégresse,
Tribut de son amour,
Chaque sujet s'empresse
De fêter ce grand jour!
A ses belles contrées
Luiz apporte la paix,
Et des voix inspirées,
Le chantent à jamais!

III

O roi, le peuple entier t'acclame,
Écoute ses joyeux accents;
Plein de bonheur, il te proclame,
Du ciel le plus doux des présents.

De tous côtés règne la joie!
O Portugal! pays heureux,
Fier des beaux jours que Dieu t'envoie
Relève ton front radieux!

CHŒUR

Par des cris d'allégresse,
Tribut de son amour,
Chaque sujet s'empresse
De fêter ce beau jour!
A ses belles contrées
Luiz apporte la paix;
Et des voix inspirées
Le chantent à jamais!

IV

Peuple, en voyant ta douce ivresse,
Qui ne serait ravi, charmé,
C'est la marque de ta tendresse,
Pour le prince le plus aimé!
Luiz pour chacun est l'espérance,
C'est l'avenir plein de bonheur;
Peuple loyal! cette croyance,
De joie inondera ton cœur.

CHŒUR

Par des cris d'allégresse,
Tribut de son amour,
Chaque sujet s'empresse
De fêter ce beau jour!
A ses belles contrées,
Luiz apporte la paix;
Et des voix inspirées
Le chantent à jamais!

V

Comme le printemps se couronne
De fleurs aux calices brillants,
Tu ceignis ta noble couronne,
O prince, à la fleur de tes ans!
A toi salut! ton âme ardente,
Va rappeler dans tes États,
Les beaux jours d'une paix constante,
Et l'amour si rare ici-bas!

CHŒUR

Par des cris d'allégresse,
Tribut de son amour,
Chaque sujet s'empresse
De fêter ce beau jour!
A ses belles contrées
Luiz apporte la paix
Et des voix inspirées
Le chantent à jamais!

VI

Ah! puisque Dieu, dans sa clémence,
T'a choisi pour notre bonheur,
Protége-nous! que l'indigence
Trouve en toi son consolateur!
De l'orphelin qui pleure un père,
Que ta pitié sèche les yeux!
Tends la main à toute misère,
Et tu seras béni des cieux!

CHŒUR

Par des cris d'allégresse,
Tribut de son amour,
Chaque sujet s'empresse
De fêter ce beau jour!
A ses belles contrées
Luiz apporte la paix,
Et des voix inspirées
Le chantent à jamais!

VII

Roi si bon! nos chants d'allégresse
Aiment à vibrer chaque jour;
Pour toi notre constante ivresse
Et notre enthousiaste amour,
Te font dans tous les cœurs un trône!
Prince! qui ne périra pas;
Si Dieu t'a donné la couronne,
Nous t'offrons nos cœurs et nos bras!

CHŒUR

Par des cris d'allégresse,
Tribut de son amour,
Chaque sujet s'empresse
De fêter ce beau jour!
A ses belles contrées
Luiz apporte la paix;
Et des voix inspirées
Le chantent à jamais!

Mâcon, ce 10 mars 1867



CHANT NATIONAL

DES

SUISSES

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL DUFOUR

ANCIEN COMMANDANT EN CHEF DES FORCES FÉDÉRALES

à Genève

CHANT NATIONAL

DE

LA SUISSE

Auteur mort : Jean Rudolphe-Wyss (1810)

Rufst du mein Vaterland?

I

O mon pays ! à tes accents
Nos cœurs s'unissent, frémissants.
Salut à toi, noble Helvétie !
Si Saint-Jacques a vù jadis
Tout joyeux combattre tes fils,
Pour repousser tes ennemis,
Comme eux, nous t'offrons notre vie.

II

Les Alpes forment ton rempart;
Voilà ton premier boulevart;
Tes fils vaillants sont le deuxième :
Debout, ferme comme un rocher;
Sans pâlir devant l'étranger,
Nous braverons dans le danger,
Et nos tyrans et la mort même!

III

Sous son aile Dieu nous a mis!...
Libres et forts tu nous nourris,
Douce mère de nos montagnes!
Quand le péril menacera,
Quand la tempête grondera,
La bataille nous sourira,
Ainsi que l'aube à nos campagnes.

IV

Calme comme tes lacs dormants
Que n'agitent point les autans,
Tel sommeille notre courage;
Mais comme le lac bouillonnant,
Lorsque l'orage est mugissant,
Pour le combat nous réveillant,
Nous déchaînerons notre rage.

V

Liberté ! don du Créateur,
Règne à jamais dans notre cœur,
Sois toujours notre cri de guerre !
L'homme libre affronte la mort,
Et de Tell enviant le sort,
Il tente un héroïque effort,
Sans porter les yeux en arrière.

VI

Quand après l'horreur, le fracas,
Quand après de sanglants combats,
Le calme renaît sur la terre,
Combien, ô bien aimé pays !
Il devient plus doux à tes fils,
De voir tous tes droits affermis,
Dans le sein d'une paix prospère !



CHANT NATIONAL

DES

BELGES

CHANT NATIONAL DES BELGES

LA BRABANÇONNE

Auteur mort : Jenneval (1830)

I

Qui l'aurait cru? De l'arbitraire
Consacrant les affreux projets,
Sur nous de l'airain sanguinaire
Un prince a lancé les boulets!
C'en est fait! oui, Belges, tout change,
Avec Nassau plus d'indigne traité,
La mitraille a brisé l'orange
Sur l'arbre de la liberté!

II

Trop généreuse en sa colère,
La Belgique vengeant ses droits,
D'un roi qu'elle appelait son père
N'implorait que de justes lois;
Mais lui, dans sa fureur étrange,
Par le canon que son fils a pointé,
Au sang belge a noyé l'orange
Sous l'arbre de la liberté!

III

Fiers Brabançons, peuple de braves,
Qu'on voit combattre sans fléchir,
Du sceptre honteux des Bataves
Tes balles ont su t'affranchir.
Sur Bruxelles, au pied de l'Archange,
Ton saint drapeau pour jamais est planté,
Et fier de verdir sans l'orange,
Croît l'arbre de la liberté!

IV

Et vous, objets de nobles larmes,
Braves, morts au feu des canons,
Avant que la patrie en armes
Ait pu connaître au moins vos noms;
Sur l'humble terre où l'on vous range,
Dormez, martyrs, bataillon indompté,
Dormez en paix, loin de l'orange,
Sous l'arbre de la liberté!

CHANT NATIONAL

DE

LA SUÈDE

A SON ALTESSE ROYALE OSCAR DE SUÈDE

AU PRINCE POÈTE

HOMMAGE DE RESPECT ET DE SYMPATHIQUE ADMIRATION

L'Auteur

CHANT NATIONAL DES SUÉDOIS

HYMNE RELIGIEUX

Bevare Gud! vår Kung!

I

Garde notre prince, ô Dieu juste!
Rends fortuné son règne auguste,
Vive notre Roi!
L'honneur l'a couronné lui-même,
Toujours uni de bonne foi,
Au pays, au peuple qui l'aime,
Vive notre Roi!

II

Que le Très-Haut chasse la haine
Et l'astuce qui la nuit traîne
Ses pas ténébreux!
D'un roi ferme sans être austère
Écarte les soucis affreux;
Il est notre espoir : qu'il prospère!
Nous serons heureux!

III

Que ta couronne soit légère
Et que l'ingratitude amère
S'éloigne de toi!
Noble Prince! la race antique
De Wasa; le pays, la loi,
Nous dictent ce cri sympathique :
Vive notre Roi!

IV

Pour notre chef, pour notre père,
Nous te prions, Dieu tutélaire!
Viens à son secours!
Pour encourager l'industrie,
Pour guider les arts dans leurs cours,
Pour illustrer notre patrie,
Prolonge ses jours!

V

Chantons, chantons, peuple fidèle,
Son bonheur, sa gloire éternelle
Pleins d'un doux émoi!
Loin de nous l'horrible discorde
Répandant en tous lieux l'effroi!
Que ce cri de nos cœurs déborde :
Vive notre Roi!

CHANT NATOINAL

DE

LA GRÈCE

A MON CHER CONFRÈRE

FORTUNATO NOVELLO

POÈTE DE VENISE

SOUVENIR AFFECTUEUX DE L'AUTEUR

LA MARSEILLAISE

DES GRECS

Auteur mort : Rhigas (1753)

Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων.

I

Enfants de la Grèce héroïque
La liberté brille à nos yeux;
Pour répondre à sa voix magique
Soyons dignes de nos aïeux.
Une implacable tyrannie,
Osa nous courber sous sa loi;
Mais pour te venger, ô Patrie!
Nous voici prêts, relève-toi!

Fils de la Grèce, aux armes!
Que nos tyrans broyés
Mêlent leur sang aux larmes,
En roulant sous nos pieds!

II

Ranimez vos cendres célèbres
Mânes généreux des héros!
Quittez vos demeures funèbres,
Secouez le froid des tombeaux!
Cherchez la ville aux sept collines[1],
La ville aux antiques splendeurs,
Fiers et debout sur vos ruines,
A mon appel, soyez vainqueurs!

Fils de la Grèce, aux armes!
Que nos tyrans broyés
Mêlent leur sang aux larmes
En roulant sous nos pieds!

III

Pourquoi dormir, Sparte si fière,
A l'aube des grandes clartés?
Ah! relève ta tête altière,
Appelle Athène à tes côtés!
Viens, viens, ô vaillante patrie,
Cueillir la palme des combats!
Brise les fers qui t'ont flétrie,
Souviens-toi de Léonidas!

Fils de la Grèce, aux armes!
Que nos tyrans broyés
Mêlent leur sang aux larmes,
En roulant sous nos pieds!

[1] Constantinople.

IV

Là-bas! là-bas! aux Thermopyles,
Son cri de guerre a retenti!
Des Perses les hordes agiles,
En vain s'élancent contre lui!
Avec audace il les défie :
Il s'élance avec les Trois-Cents,
Et comme un lion en furie,
Il sème la mort dans leurs rangs!

Fils de la Grèce, aux armes!
Que nos tyrans broyés
Mêlent leur sang aux larmes,
En roulant sous nos pieds!

A MON BIEN AIMÉ MAITRE ET HONORÉ CONFRÈRE

M. ÉMILE DESCHAMPS

Versailles, le 15 juin 1866.

MONSIEUR ET CHER POÈTE,

Comment vous remercier des trop aimables sentiments que vous voulez bien m'exprimer? Comment surtout ne pas vous en remercier mille fois du fond de mon cœur? Si on écrit quelques vers, quelques pages dans sa vie, c'est pour tâcher de se concilier le suffrage des rares esprits qui méritent le nôtre à tous les titres, pour être applaudi de ceux qui méritent les applaudissements. Vous jugez par là de l'orgueilleux bonheur que vient de me causer votre lettre accompagnée de votre beau sonnet sur l'Italie.

Le titre et le sujet de votre publication sont des plus heureux et répondent d'avance aux plus nobles sympathies. Le précieux échantillon que vous m'en adressez me donne une extrême envie de voir le tout publié : car il m'apparaît d'une manière certaine que chez vous les dons de l'intelligence sont au niveau des sentiments et que vous avez l'art comme la science.

Agréez donc, Monsieur et cher poète, l'assurance de ma plus haute estime, pour votre remarquable talent et le généreux emploi que vous en faites,

ÉMILE DESCHAMPS.

CHANT NATIONAL

DE

LA HOLLANDE

Wien Neerlands bloed door d'adr'en vloeit.

I

Néerlandais! cœurs purs et droits,
Nobles cœurs qui brûlez sans cesse
Pour votre pays, pour vos rois,
Entonnez un chant d'allégresse!
Oui! tous dans un concert pieux,
Exhalez d'une âme ravie,
Un cantique béni des cieux,
Pour le Prince et pour la Patrie!

II

Quand la voix du ciel et l'encens,
Montent vers Dieu dans l'Empyrée,
Dieu recueille aussi vos accents
Qui frappent la voûte sacrée.
Après le chant du séraphin,
La plus douce est la voix qui prie,
Dans un ravissement divin,
Pour le Prince et pour la Patrie!

III

Entonnez donc, frères chéris,
Ces chants qu'au ciel même on répète,
Oublier son roi, son pays,
Trahirait une âme imparfaite!
Quels frères pourrait-il compter,
L'homme dont la bouche flétrie
Se ferme, quand il faut chanter
Pour le Prince et pour la Patrie!

IV

Notre cœur bat avec transport,
Quand ce chant sacré nous éveille;
Sur la terre il n'est point d'accord
Qui vibre mieux à notre oreille.
Les Grands, les Petits en ce jour
Dans une sainte idolâtrie,
N'ont qu'une voix, qu'un chant d'amour
Pour le Prince et pour la Patrie!

V

Ces lieux où fut notre berceau
Où l'astre du jour nous éclaire,
Où doit être notre tombeau;
Garde-les bien! Dieu tutélaire!
Ah! lis au fond de notre cœur,
Le vœu de notre âme attendrie,
Étends ton sceptre protecteur
Sur le Prince et sur la Patrie!

VI

Ce trône est fondé sur la loi.
Que l'appui de Dieu l'environne,
Que la vertu de notre Roi
Soit l'ornement de sa couronne.
Soutiens le sceptre dans sa main;
Guide tous ses pas dans la vie,
Veille sur lui, Dieu souverain!
Garde le Prince et la Patrie!

VII

Maudit soit qui pour l'un des deux
De son amour serait avare!
Patrie et Prince dans nos vœux,
Dans nos cœurs rien ne vous sépare!
De ceux qui se font d'autres droits
N'écoutons point la voix impie,
Qu'un Dieu bon protége à la fois
Notre Prince et notre Patrie!

VIII

Dans nos foyers, dans nos festins,
Notre chant est une prière,
C'est pour notre Roi! Nos destins
Sont les siens! Il est notre père!
Dans ce chant, symbole de foi,
Un peuple tout entier s'écrie :
Garde pour longtemps notre Roi
Et garde toujours la Patrie!

CHANT NATIONAL

DES

HONGROIS

A MON CHER CONFRÈRE ET AMI

JUSTIN CABASSOL

CHANT NATIONAL

DES HONGROIS

DEBOUT HONGROIS

Auteur mort : ALEXANDRE PETŒFI (15 Mars 1849)

I

La patrie appelle, ô Hongrois!
Debout! voici l'heure propice;
Affranchissons-nous cette fois
Par un suprême sacrifice.

Attestons le Dieu des Hongrois!
Jurons sur les tombes sacrées,
De fils, de mères vénérées,
De reconquérir tous nos droits!

II

Nos pères tombés en héros
Rougissent de nous voir esclaves,
Leurs mânes n'auront le repos
Qu'en nous voyant libres d'entraves.

Attestons le Dieu des Hongrois!
Jurons sur les tombes sacrées,
De fils, de mères vénérées,
De reconquérir tous nos droits!

III

Honte à qui ne sait point mourir,
Au lâche qui tient à la vie
Plus qu'à l'honneur d'être martyr
Pour le salut de la patrie!

Attestons le Dieu des Hongrois!
Jurons sur les tombes sacrées,
De fils, de mères vénérées,
De reconquérir tous nos droits!

IV

Le glaive sied mieux que les fers;
Il va mieux à nos mains guerrières;
La chaîne a trop meurtri nos chairs :
Prenons le sabre de nos pères.

Attestons le Dieu des Hongrois!
Jurons sur les tombes sacrées,
De fils, de mères vénérées,
De reconquérir tous nos droits.

V

Le nom hongrois va resplendir[1],
Couronné de sa gloire antique,
Sa puissance va refleurir
Avec notre grandeur civique.

[1] Le poète s'est montré le pressentiment vivant de la postérité. Après vingt ans de luttes et de silencieuse opposition, le peuple hongrois vient d'obtenir l'autonomie qu'il demandait depuis si longtemps. Ce chant ne sera donc plus pour les Hongrois, il faut l'espérer, qu'un monument poétique destiné à perpétuer le souvenir des glorieuses luttes soutenues pour la revendication de leurs droits et de leurs libertés.

Attestons le Dieu des Hongrois!
Jurons sur les tombes sacrées,
De fils, de mères vénérées,
De reconquérir tous nos droits!

VI

Remplis d'une douleur amère
Nos enfants, les pleurs dans les yeux,
Prononceront dans leur prière
Les noms sacrés de leurs aïeux.

Attestons le Dieu des Hongrois!
Jurons sur les tombes sacrées,
De fils, de mères vénérées,
De reconquérir tous nos droits!

CHANT NATIONAL

DES

MOLDO-VALAQUES

A M. LE REPRÉSENTANT DIPLOMATIQUE

DES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES

à Paris

HOMMAGE DE L'AUTEUR

CHANT NATIONAL

DES MOLDO-VALAQUES

LA HORA DE L'UNION [1]

Auteur vivant : Basile V. Alexandri

Haĭ să dăm mână cu ână.

I

Nous qui portons le beau nom de Roumains,
Nous que nourrit une même patrie,
Unissons-nous ! confondons nos destins ;
Disons en chœur : « Vive la Roumanie ! »

II

Que l'amitié règne en nos régions,
Et que la haine en soit partout bannie ;
Mettons un terme à nos dissensions
Pour vivre au sein d'une douce harmonie.

[1] Texte original dû à la gracieuseté de M. Ubicini, récemment nommé citoyen de la Roumanie.

III

Noble Valaque, ah ! donne-moi la main
Pour la serrer comme faisaient nos pères ;
Pour l'étranger gardons notre dédain,
Vivons, mourons, unis comme des frères !

IV

L'homme isolé succombe aux coups du sort,
Par l'union décuplant sa puissance
De ses tyrans il peut briser l'effort,
Et recouvrer sa chère indépendance.

V

Le même sein nous a doués tous deux
D'un même sang et d'un même visage :
Un même feu resplendit dans nos yeux ;
Et parmi nous brûle un égal courage.

VI

Tout nous unit : nos deux âmes sont sœurs ;
Nous gémissons dans les mêmes souffrances ;
Le même amour fait palpiter nos cœurs ;
Et nous vivons des mêmes espérances.

VII

Courons aux bords qui marquent nos confins,
Et de Mickow[1] tarissons la rivière;
Avec ardeur créons de grands chemins,
Sur tous les points de la vieille frontière.

VIII

Puissions-nous voir en un même faisceau,
Deux nations, unique souveraine,
En s'abritant de leur brillant drapeau,
Danser joyeux! sur la plaine Roumaine!

[1] Petite rivière qui sépare la Moldavie de la Valachie.

CHANT NATIONAL

DES

DANOIS

A MON SAVANT CONFRÈRE ET AMI

MONSIEUR JULES BRANDT

CHANT NATIONAL

DES DANOIS

Poëte danois : Ewald (1781)

I

Christian quatre[1] est debout sur son puissant navire;
Il a le glaive en main, il frappe avec courroux,
Et le crâne des Goths se brise sous ses coups :
Dans le tumulte, alors, le Suédois expire.
« Fuyons ! fuyons ! dit l'ennemi tremblant :
» Qui pourrait résister à ce prince vaillant ? »

II

Juel de son côté dans la mêlée arrive :
Un rouge pavillon flotte sur son grand mât;
Il fond comme un vautour sur la troupe craintive
Et sème l'épouvante en ce sanglant combat.
« Fuyons ! fuyons ! dit l'ennemi tremblant :
» Qui pourrait résister à Juel le vaillant ?[2] »

[1] Christian IV, le roi le plus vaillant, le plus populaire de la dynastie des Oldenbourg.

[2] Niels-Juel, amiral danois au service de ce prince.

III

Enfin Tordenskiold[1] vient comme une tempête :
La terreur et la mort marchent à ses côtés ;
Les combattants vaincus dans tant d'adversités
N'ont plus, ô mer du Nord, que ton sein pour retraite.
Pauvres soldats, terrifiés, tremblants,
Vers le ciel, seul espoir, tournez vos yeux mourants.

IV

Route de Danemark, tu mènes à la gloire,
Je veux te suivre aussi, sur notre sombre mer,
Méprisant le péril, et l'orage et l'éclair,
Je brigue le trépas en un jour de victoire !
Vienne la mort, je ne suis pas tremblant :
Le plus brillant renom est pour l'homme vaillant !

[1] Tordenskiold, autre marin qui remporta plusieurs victoires navales sous Christian IX.

CHANTS NATIONAUX

DES

AMÉRICAINS

Columbia, Columbia, to glory arise,
The queen of the wold, and child of the skies.

A MONSIEUR GEORGE PEABODY

AU GÉNÉREUX CITOYEN AMÉRICAIN

AU PROTECTEUR DES LETTRES EN AMÉRIQUE

L'Auteur.

CHANT NATIONAL DES AMÉRICAINS

LA BANNIÈRE ÉTOILÉE[1]

(1814)

THE STAR SPANGLED BANNER

Oh ! say, can you see by the dawn's early light ?

I

Oh ! dites, voyez-vous aux lueurs du matin
Ce drapeau que vos cris ont salué dans l'ombre;
Dont les plis étoilés défiant le destin,
Hier, sur nos remparts, flottaient dans la nuit sombre ?
Le foudroyant éclair,
De la bombe dans l'air,
Nous le montrait debout, cet étendard si cher;
Sur un sol fier et libre, à nos yeux dévoilée,
Se dresse-t-elle encor, la bannière étoilée ?

[1] Ce chant a été écrit par un Américain retenu prisonnier sur un navire anglais, après le bombardement de Baltimore. L'auteur de ce beau chant national est resté, nous dit-on, inconnu. C'est la Marseillaise des Américains.

II

Dans le brouillard des mers, vaste linceul mouvant,
Où nos fiers ennemis reposent en silence,
Quel est donc cet objet que sur ces murs le vent
A son gré nous dérobe ou sous nos yeux balance?
Oui! déjà le soleil
L'éclaire à son réveil,
Il se mire déjà dans l'océan vermeil:
C'est elle.... qu'elle brille au grand jour dévoilée
Sur ce sol libre et fier, la bannière étoilée!

III

Où sont-ils ces guerriers qui tous criaient bien fort,
Qu'en nous pulvérisant sous sa puissante étreinte
La guerre écraserait nos maisons, notre port?
Leur sang a de leurs pas lavé la vile empreinte!
Ils n'échapperont pas,
Ces serfs, ces vils soldats,
Aux terreurs de la fuite, à la nuit du trépas....
Tandis qu'elle se dresse en triomphe étalée
Sur ce sol libre et fier, la bannière toilée!

IV

Qu'il soit toujours vainqueur, l'homme libre placé
Entre une injuste guerre et sa maison chérie!
Que notre peuple heureux par le Ciel exaucé,
Bénisse le Seigneur qui sauve sa patrie.
Nous vaincrons: il le faut;
Du bon droit c'est le lot;
Notre devise est: Dieu! notre foi vient d'*en haut*.
Et nous verrons flotter en triomphe étalée
Sur ce sol libre et fier, la bannière étoilée!

CHANT NATIONAL

DES AMERICAINS

Auteur inconnu (1863)

Noble Republic! happiest of lands
Foremost of nations, Columbia stands

I

Puissante République au sol le plus heureux,
Honneur des nations, l'Amérique est en armes;
Notre libre étendard flotte et s'élance aux cieux,
Et vers Dieu va ce cri du sein de nos alarmes :

« Unis, nous résistons! divisés, c'est la mort!
» Union, Liberté du Midi jusqu'au Nord. »

CHŒUR

Chez nous, et loin de l'Atlantique,
Nous prendrons d'un commun accord,
Pour devise patriotique:
« Vive l'Amérique!!! »

II

S'il s'élevait un traître au sein de l'Union,
Maudit soit son foyer, que sa main soit flétrie;
Que son nom soit couvert de malédiction;
Qu'il trouve dans l'exil, l'abandon, l'infamie!

« Unis, nous résistons! divisés, c'est la mort!
» Union, Liberté du Midi jusqu'au Nord. »

CHŒUR

Chez nous, et loin de l'Atlantique,
Nous prendrons d'un commun accord,
Pour devise patriotique :
« Vive la République!!! »

III

A nos grands citoyens, reconnaissance, honneur!
A nos envahisseurs, opprobre, ignominie!
Nos drapeaux étoilés portés d'un bras vainqueur,
Couvriront de leurs plis l'autel de la patrie.

« L'Union à jamais! sa fin, c'est notre mort!
» A l'appel du pays, mourons avec transport! »

CHŒUR

Chez nous et, loin de l'Atlantique,
Nous prendrons d'un commun accord,
Pour devise patriotique:
« Vive la République!!!

CHANT

DE LA MEILLEURE PATRIE

I

L'ENFANT

La meilleure patrie, où sont donc ses rivages ?
Tu dis que les enfants y sont heureux et sages ;
Irons-nous habiter ces bords délicieux,
Où l'on ne pleure plus ? n'est-ce pas là, mon père,
Que l'oranger en fleurs parfume au loin la terre,
Et que les mouches d'or voltigent dans les cieux ?

LE PÈRE

L'âme en ce séjour souffre encore,
Un Dieu comme ici l'exila ;
La soif, comme ici, la dévore,
Non, mon enfant, ce n'est pas là !

[1] Ce chant, devenu, dans le texte original, populaire en Angleterre, n'est pas à proprement parler un chant national ; mais comme tout auteur en écrivant doit se proposer un but moral, nous avons pensé utile de clore notre collection des hymnes nationaux par ce chant de paix et d'espérance qui montre que la meilleure patrie, pour l'homme, c'est le ciel.

II

L'ENFANT

Est-ce donc le pays où le palmier s'élève,
Où le flot doucement vient caresser la grève,
Où la datte mûrit dans un climat de feu?
Où les parfums des bois embaument les vallées;
Où d'étranges oiseaux aux ailes étoilées,
S'envolent, en chantant, à travers le ciel bleu?

LE PÈRE

L'âme en ce séjour souffre encore,
Un Dieu, comme ici, l'exila;
L'ennui, comme ici, la dévore;
Non, mon enfant, ce n'est pas là!

III

L'ENFANT

Alors, c'est loin! bien loin! dans ces riches campagnes,
Où sur des sables d'or coule l'eau des montagnes;
Où sont les diamants, les saphirs, les rubis;
Dans la belle contrée où le corail abonde;
Où la perle grossit sous la vague profonde;
La meilleure patrie, est-ce donc ce pays?

LE PÈRE

L'âme en ces beaux lieux souffre encore,
Là, comme ici, Dieu l'exila,
Et l'ardent désir la dévore,
Non, mon enfant, ce n'est pas là!

IV

LE PÈRE

L'œil humain ne peut voir cette terre bénie;
L'oreille n'entend pas sa suave harmonie;
Le rêve ne saurait peindre un monde si beau;
On n'y connut jamais la mort, ni la souffrance;
Le temps n'y peut flétrir les fleurs ni l'espérance,
Sous le souffle de Dieu tout survit au tombeau!
    Loin de ce monde inaccessible,
    La mort à jamais s'envola!
    La sainte patrie invisible,
    C'est là, mon enfant, oui! c'est là!

APPRÉCIATIONS

Quelques productions de notre œuvre ayant été publiées séparément dans plusieurs journaux ou revues, elles ont eu l'honneur de favorables appréciations d'éminents écrivains français et étrangers.

Dans l'impossibilité de reproduire ici, faute d'espace, les divers articles qui ont paru sur notre travail, nous nous bornerons à citer seulement l'article du ***Progrès de Lyon***, l'un des premiers organes de la presse départementale, dans son numéro du 10 septembre 1866.

Nous croyons devoir le faire suivre d'un autre article emprunté à une feuille italienne illustrée, la *Gazettina illustrata* de Venise (du 14 avril 1867), et qui contient, avec une flatteuse appréciation de la valeur littéraire de notre travail, la traduction élégante et fidèle en vers italiens de notre chant de l'Exposition et de la fraternité universelles. Nous nous contentons de copier textuellement la notice qui précède la traduction, persuadé que nous sommes, que le lecteur et nos souscripteurs seront charmés de lire cette dernière dans la ***bellissima lingua del sì***.

Voici d'abord l'article du *Progrès de Lyon :*

LE ROLE DU CHANT NATIONAL

DANS LA DERNIÈRE GUERRE

CHANTS NATIONAUX DES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

par Jacques Foulc *(en voie de rédaction)*

Rien de plus commun de nos jours que d'entendre parler de la décadence de l'art poétique et de la stérilité de la poésie ; cependant rien n'est plus contraire à la vérité lorsqu'on examine sans prévention les événements politiques et militaires qui viennent de se passer sous nos yeux.

Les Prussiens sont victorieux en Allemagne, grâce aux fusils à aiguille, pense le public en général, et toutefois la prépondérance de la Prusse a été déjà bien visible dans la première semaine de la guerre, alors qu'aucun coup de fusil n'avait encore eté tiré. La raison de ce fait, en apparence si extraordinaire, se retrouve dans les lois qui régissent la nature humaine et dans l'idée qui anime le soldat.

L'armée du roi Guillaume s'ébranla au son puissant du chant national de l'unité allemande, et c'est sous l'empire de ce chant si sympathique à toutes les populations germaines que les soldats prussiens entrèrent si facilement dans le Hanovre, à Cassel, à Leipzig, à Dresde et dans toutes les villes du Nord de l'Allemagne, où tous les esprits cultivés ont été depuis longtemps préparés à la fusion des tribus germaniques et à la formation d'une grande patrie allemande. Nous ne contestons pas que la bonne organisation d'une armée, l'excellence de l'armement, la science et la sagacité des généraux, le courage des officiers et des soldats contribuent beaucoup au

succès des batailles; mais la première impulsion, la force motrice de la guerre, l'élan enfin, *c'est l'idée nationale* qui le donne, et c'est précisément cette idée qui s'inculque dans l'esprit du soldat par le son magique d'un hymne guerrier. C'est ainsi que, confiant dans cette invisible puissance, un général français écrivait d'Italie à la Convention nationale : « Envoyez-moi un prompt secours en hommes ou une nouvelle édition de la *Marseillaise*. » C'est ainsi que pour rendre hommage à la même efficacité du chant national :

Je suis Prussien, connais-tu mes couleurs ?

le roi Guillaume, après la sanglante bataille de Sadowa, commanda, nous a-t-on dit, à son armée de s'agenouiller et d'entonner, en action de grâces, l'hymne national.

Aujourd'hui encore, nous ne sommes pas seul à penser ainsi; écoutez les paroles du journal semi-officiel le *Débat* de Vienne : « Si la Prusse a triomphé, c'est qu'elle devance l'Autriche non-seulement d'une armée, mais encore d'une idée. — Nous n'avons pas su choisir la véritable voie; nous avons méconnu les aspirations de l'Allemagne : que la leçon profite ! »

Et en Italie la même cause a produit les mêmes effets : si ces derniers n'ont pas été aussi décisifs ni aussi glorieux qu'en Prusse, il faut l'attribuer à des causes secondaires que nous n'avons pas à rechercher ici. — Il n'en est pas moins vrai que ce sont les chants de Mercantini, de Brofferio et dall' Ongaro, qui ont fait accourir des milliers de volontaires sous les drapeaux de Cialdini et de Garibaldi. Là, comme en Allemagne, et comme chez nous en 1792, les chants nationaux ont électrisé les masses populaires et concouru au triomphe des armes italiennes. Nous pouvons ajouter que c'est enthousiasmés par le sentiment du devoir, rendu plus puissant encore par le son magique de l'hymne national, que les marins de Palestro ont mieux aimé s'ensevelir dans les ondes que d'abaisser leur drapeau; glorieux fait maritime qui nous rappelle la fin héroïque de notre vaisseau « le *Vengeur* » immortalisé, comme on sait, par les beaux vers du poëte Lebrun.

Un recueil de chants nationaux de tous les peuples doit donc être dans tous les temps et surtout aujourd'hui un livre précieux et de puissante actualité. Aussi, annonçons-nous avec plaisir que ce long et difficile travail a été accompli par un membre de l'Université, par M. Jacques Foulc (de Nîmes), professeur de langues étrangères au lycée de Mâcon. Cette œuvre a déjà obtenu en manuscrit la haute approbation des grands écrivains de la France et de l'Italie, ainsi que de plusieurs sommités militaires, entre autres de MM. Victor Hugo, Michelet, Emile Deschamps, général Bourbaki et Garibaldi; elle a été, en outre, honorée de la souscription d'un grand nombre de littérateurs, de professeurs et de plusieurs sociétés savantes.

Ce concours de suffrages semblerait devoir nous dispenser de rien dire de plus pour faire ressortir la valeur littéraire de ce premier livre international. Nous éprouvons toutefois le désir de donner à nos lecteurs une idée de la manière avec laquelle notre poëte traduit en vers les textes originaux, et les mettre ainsi mieux à même d'accorder à l'auteur une marque de sympathique intérêt en souscrivant à son œuvre[1], précieux souvenir des luttes glorieuses que les peuples ont soutenues pour leur indépendance. Nous choisissons de préférence le dernier chant des volontaires italiens par le poëte dall'Ongaro, hymne de guerre approuvé par le général Garibaldi et sanctionné par l'assentiment populaire italien.

LA GARIBALDIENNE

CHANT DE GUERRE DES VOLONTAIRES ITALIENS

(suivait l'Hymne que le lecteur trouvera dans le recueil)

Tous les chants du recueil sont traduits avec la même élégante fidélité et sont en outre éclairés par des notes historiques

[1] On peut souscrire chez les principaux libraires de Lyon.

et critiques rédigées avec goût et impartialité. Le lecteur y lira encore un travail neuf en forme d'introduction sur l'histoire de la poésie patriotique chez tous les peuples. L'auteur n'a donc rien négligé pour faire de son recueil un livre curieux et instructif, un véritable Panthéon des poëtes militants de l'humanité. Nous aimons à espérer que les souscripteurs à ce livre seront nombreux et que tous les lettrés généreux encourageront la louable tentative de l'auteur à vulgariser les chants patriotiques de tous les peuples, monuments littéraires destinés à perpétuer le souvenir des luttes glorieuses que les nations ont eu à soutenir pour le triomphe du droit et de la liberté.

MALINOWSKI,
Professeur de langues et littératures étrangères.

Voici ensuite l'article de la *Gazzettina illustrata* de Venise :

CANTO

DELL' ESPOSIZIONE UNIVERSALE

Nell' occasione dell' Esposizione Universale, l'illustre signor *Jacques Foulc*, Professore al Liceo imperiale di Mâcon, ben conosciuto ed amato fra noi, per l'affetto grandissimo che dimostra ne' suoi lavori all' Italia, pubblicò nell' ultimo numero della *Revue du Lyonnais*, una poesia che ottenne grande popolarità, e venne già posta in musica per essere cantata in questi giorni sulle scene di Parigi. Noi siamo ora ben lieti di poter presentare a' nostri lettori la traduzione di questa poesia, eseguita in versi italiani dal signor *Fortunato Novello*, la quale di fronte all' originale francese viene pubblicata dallo stesso sig. *Jacques Foulc* a Parigi, e farà parte dell' altra sua opera stupenda intitolata : *Chants nationaux des peuples anciens et modernes*, dedicata nella sua parte italiana al Generale Garibaldi.

CANTO DELL' ESPOSIZIONE

E DELLA FRATERNITA' UNIVERSALE

1867

I

Accorrete, o nazioni del mondo!
Vostri fieri stendardi spiegate:
Dell' industria e dell' arti il fecondo
Vostro acquisto recate pur quì.
Dagli estremi confini accorrete
Operai, sapïenti ed artisti,
Vostro seggio quì tutti prendete
Nell' arringo che al genio s' aprì.

O genti, si chiuda il tempio di guerra,
Bandiscati l' ira nimica dal cor:
O tenera madre, sull' alma tua terra
Un patto quì tutti ne stringa d' amor.

II

Nostra grande alleata e sorella
Cara Italia! deh vieni fra noi;
La tua fronte di genio è pur bella
Coronata del prisco splendor.
Nova luce quel fronte circonda,
E a fermar nostra unione fraterna,
Vi porrem altra nobile fronda
Che ravvivi il vetusto tuo allor.

O genti si chiuda, ecc.

III

Nobil Anglia, reïna dell' onde,
Delle libere genti custode,
Vieni accorri di Francia alle sponde,
La famiglia dell' arti a formar.
Nostra possa fra tutte le genti,
Sol pacifica gara dispieghi:
Ed i fari del mondo ai potenti
Nostri liti, veniamo a fondar.

O genti si chiuda, ecc.

IV

Passa il Reno sapiente Lamagna!
Per la lotta tu pure t' appresta;
Alle nostre contrade compagna
Avrai l' arte ch' è il dritto primier.
Splende il mondo d'un giorno più puro,
Bel riflesso del vivo tuo lume;
Ma perchè si disnebbi il futuro,
Lega ardita coll' opra il pensier.

O genti si chiuda, ecc.

V

Fiera Spagna! i tuoi monti discendi,
Al tornèo già la Francia t' invita;
Là dell' arti la palma contendi,
Collo slancio di giovane ardir.
In quel fulgido Panteon, amica,
Vieni a esporre i tuoi dritti novelli;
E d'imprese e di glorie l' antica
Nobil schiera là vieni a fornir.

O genti si chiuda, ecc.

VI

I tuoi laghi lasciando e i tuoi monti,
Forte Elvezia, te pure vedremo,
Allo spirto rapito far conti
Degl' industri Cantoni i tesor.
E voi pure, o Lusitani tutti,
Che d' accanto alla gloria movete,
Della nobile gara i bel frutti
Per la patria venite a raccôr.

O genti si chiuda, ecc.

VII

Bella America! ancora discendi
Colla stella che al crin ti scintilla;
Sull' Atlantico mare risplendi
Coll'eroica tua insegna d' onor.
Della storia scolpisci nei fasti,
Che mercè de' tuoi liberi figli,
All' allor della pugna accoppiasti
Della pace lo splendido allor.

O genti si chiuda, ecc.

VIII

Accorrete, o nazioni del mondo!
Vostri fieri stendardi spiegate:
Dell' industria e dell' arti il fecondo
Vostro acquisto recate pur quì.
Scolte alàcri di tutte le genti,
Operai, sapïenti ed artisti,
Nell' agòne deh! siate presenti
Che agli ingegni creatori s' aprì.

O genti si chiuda, ecc.



TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint Germain.

